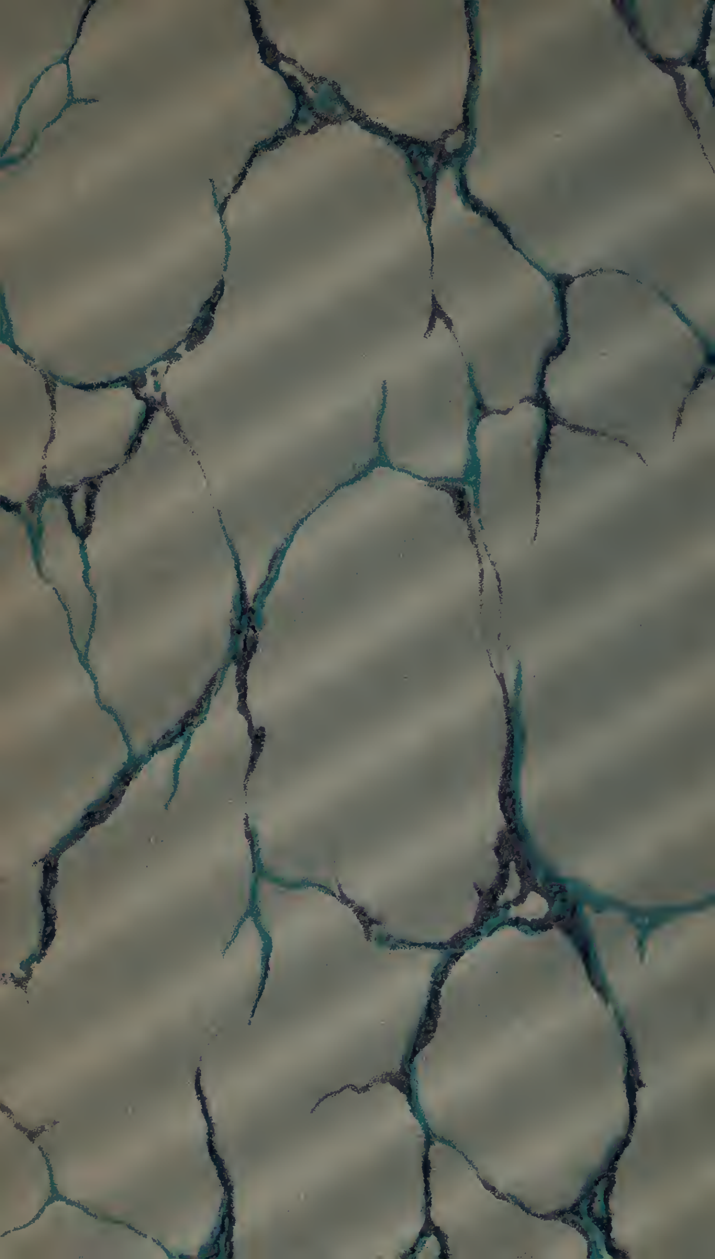
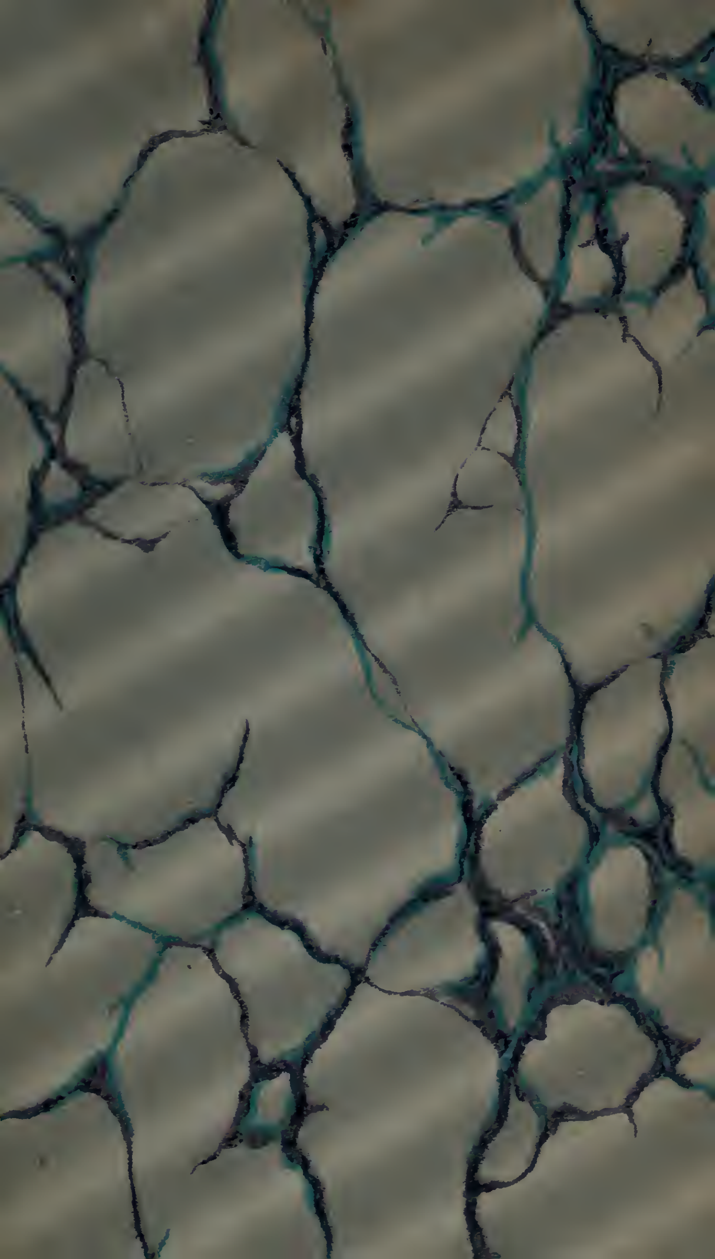
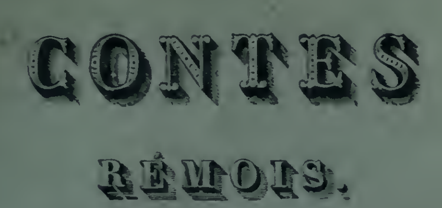

PQ
2207
C454C6







Il n'est cité que je préfère à Reims :
C'est l'ornement et l'honneur de la France,
Car, sans compter l'ampoule et les bons vins,
Charmants objets y sont en abondance.

La Fontaine.

PARIS,

FIRMIN DIDOT FRÈRES, RUE JACOB, N° 56.

DELAUNAY, AU PALAIS-ROYAL.

M DCCC XXXIX.





CONTES.

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES.

Chevigné Comte de

CONTES

RÊMOIS.

Il n'est cité que je prefère à Reims :
C'est l'ornement et l'honneur de la France,
Car, sans compter l'ampoule et les bons vins,
Charmants objets y sont en abondance.

La Fontaine.

PARIS,
FIRMIN DIDOT FRÈRES, RUE JACOB, N° 56;
DELAUNAY, AU PALAIS - ROYAL.

M DCCC XXXIX.

CONTES.

I.

Les Inconvénients du Repentir.

Un villageois, pour régir sa maison,
Prit femme jeune et servante fort sage,
Belle pourtant : Marie était son nom.
La paix régnait au sein de son ménage.

Époux lecteur, la paix en mariage,
Vous le savez, suffit pour rendre heureux.
Il l'était donc avant d'être amoureux
Comme Abraham de servante jolie.
Las de pain blanc, au pain bis de Marie
Il veut toucher comme plus savoureux;
Mais celle-ci que l'époux contrarie
Et pousse à bout, vient d'un air affligé,
Son paquet fait, demander son congé.
La femme dit: « Êtes-vous folle ou sage
De nous quitter? et pour quelle raison?
Ne suis-je pas facile en ma maison?
Désirez-vous, ma fille, un plus fort gage?
Soit, trente écus avec votre visage
Pourront un jour tenter quelque garçon.
Mais vous pleurez: allons, soyez sincère,
Sur ce départ, Marie, expliquez-vous.
— Vous l'ordonnez, je ne puis plus me taire,

Répond Marie : eh bien, c'est votre époux
Qui veut de moi ce soir un rendez-vous.
Plutôt mourir que de faire à Madame
Un pareil tort. — C'est bien, lui dit la femme,
Je vous estime, et mon cœur outragé
Veut par vous-même être aujourd'hui vengé.
Allez de suite à cet époux étrange
Dire en secret que votre cœur changé,
Pardon sonnant, l'attendra dans la grange.
— Mais quoi, Madame, y faudra-t-il aller?
— Auparavant vous viendrez me parler. »
La jeune fille à l'époux avec grâce
Ayant tout dit, est bientôt de retour.
Lui, tout joyeux, ne tenant plus en place,
Va jusqu'au soir promener son amour.
Chemin faisant, Marie offre à sa vue
Mille beautés dont il fait la revue;
A son esprit se présente à son tour

Sa femme aussi de mille attraits pourvue.
Le repentir vient frapper à son cœur,
Il le reçoit, et content de lui-même :
« J'allais, dit-il, d'une femme que j'aime
Pour un caprice exposer le bonheur.
Le rendez-vous maintenant m'embarrasse. »
Disant ces mots, Jean sur son cheval passe;
Jean, de son maître en secret le rival,
Jeune, bien fait, gouvernait l'écurie.
Lors il l'appelle, et d'un ton amical :
« Voudrais-tu bien, Jean, épouser Marie?
Va dans la Grange, et surtout ne dis mot,
Demain matin je compterai la dot. »

Le garçon part. L'autre à pas lents chemine
Vers sa maison. Mais seule en sa cuisine
Il voit Marie : « Eh quoi! lui dit l'époux,
Était-ce ici qu'était le rendez-vous?

Tu me trompais? — Moi, je suis dans la grange
Et de Monsieur j'attends une louange,
Répond Marie; allez plutôt y voir,
Vous y pourrez faire votre devoir
Avec Madame et calmer sa furie. »
A ce discours le mari stupéfait
Comme un trait part, frappe à la grange et crie:
« N'y touche pas, Jean, ce n'est point Marie.
— Marie ou non, lui répond Jean, c'est fait. »

II.

La Confession supprimée.

Le ciel sur nous en aveugle dispense
Maux et plaisirs; et trop souvent le mal
Dans le plateau fait pencher la balance;
Les plus heureux ont le partage égal.
Un bon curé du pays de sapience
Aimant le jeu, le vin et la bombance,

Et, sans parler de ses autres vertus,
Ne fréquentant que les gens bien vêtus,
Faisait un soir à sa servante accorte
Le compte exact des bons et mauvais mois :
« Marque les bons, Justine, avec tes doigts,
Moi les mauvais, et voyons qui l'emporte.
Janvier, dit-il, a par un jour heureux
Commencé l'an ; il faudrait bien des peines
Pour l'effacer, c'est le jour des étrennes.
Je n'ai pas bu tout le cidre mousseux
Dont le voisin m'a donné cent bouteilles.
Ce matin-là Perrinette aux yeux bleus
Me dit : Curé, j'apporte les oreilles
De notre porc, et de plus un jambon
Que je vais pendre à votre cheminée.
Justine, allons, pour plus d'une raison
Tu dois marquer ce mois de bonne année.
Passons à l'autre ; il est loin du premier.

Le mal, le bien s'offrent dans février.
S'il a l'odeur des trois jours gras que j'aime,
Il est bientôt escorté du carême.
Pour être juste il nous le faut tous deux
Ne point compter et le laisser douteux.
Je voudrais bien que mars fut équivoque :
Pour un curé c'est la plus rude époque.
Oh! quel ennui d'aller, dès le matin,
Malgré le froid, au travers d'une grille,
Pour écouter jusqu'au soir femme et fille
Disant sa coulpe et celle du prochain.
Dans ce saint mois chaque jour me chagrine,
Et pour lui seul je dois mettre deux doigts.
Mais c'est assez : il faut d'abord, Justine,
Tâcher de rendre heureux ce mauvais mois.
Voici venir ces longs jours de carême,
Temps de confesse et temps d'affliction;
Ayons recours à quelque stratagème

Pour obliger la dévote elle-même
A renoncer à la confession. »

Dans ce dessein il monte un jour en chaire,
Et dit, après une courte prière :
« Mes chers enfants, l'homme, et par l'homme encor
J'entends la femme, est faible de nature;
Dès que le diable est chez nous d'aventure
Pour nous tenter, nous cédons sans effort;
De là péchés plus hideux que la mort :
Un seul suffit pour d'éternelles flammes.
Mais par bonheur, Dieu, l'ennemi du mal,
Pour les pécheurs a fait un tribunal
Qui peut d'un mot purifier les âmes.
Absous d'un vol, vous n'êtes plus voleur :
La jeune fille, hélas! trop confiante,
Pleurant sa faute et son amant trompeur,
Court à confesse et devient innocente.

Mais pour jouir d'un bien si précieux
Mettons de l'ordre, et tout en ira mieux.
Je veux d'abord que la sainte semaine
Soit consacrée à cette œuvre chrétienne :
De plus, ces jours en nombre étant égaux
Aux sept péchés qu'on nomme capitaux,
Chaque péché dans l'ordre que l'Église
L'a désigné, doit seul avoir son jour,
Et tous les ans revenir à son tour;
Suivez-moi bien de crainte de méprise.
Les orgueilleux seront absous lundi;
Mardi l'envie; il est bon que justice
Aux libertins soit faite mercredi;
Jeudi viendra le tour de l'avarice;
A nos gourmands il faut le vendredi;
Pour la colère admettez samedi;
Et le dimanche, une heure avant la messe,

Au tribunal j'attendrai la paresse. »
Là le curé terminant le sermon
Leur donne à tous sa bénédiction.

Le lundi saint de courir à confesse
Nul n'est tenté : car, qui voudrait tout haut
Dans son village accuser un défaut?
Si la dévote, au détour d'une rue,
Levant les yeux, aperçoit son pasteur,
Vite elle passe, et craint qu'on ne l'ait vue
Le jour d'envie avec son confesseur.
Le mercredi, le jour de la luxure,
C'était à qui fuirait loin de la cure.
Dans sa maison jeudi se tiendra Jean;
Jean l'économe a peur que l'on ne dise :
Voici l'avare, il se rend à l'église.
Nul n'est colère, et pas un n'est gourmand.

Ce bourg enfin n'avait plus aucun vice,
Il ne comptait pas même un paresseux.

Le bon curé vint par cet artifice
A bout de rendre un mauvais mois heureux.





III.

Les Cinq Layettes.

L'HEUREUX pays que celui de Champagne!
Des vins exquis parfument la montagne,
Le peuple est bon, les maris point jaloux,
Et le beau sexe a le cœur aussi doux
Que les moutons qui peuplent la campagne.

Un Champenois, riche, et vivant aux champs,

Eut le malheur d'être veuf à trente ans.
De cet hymen il n'avait qu'une fille
Aux cheveux blonds, douce autant que gentille,
Blanche surtout, et Blanche était son nom.
Il entreprit son éducation,
Ne voulant point, dans sa tendresse extrême,
S'en rapporter à d'autres qu'à lui-même.
Après ses vins, ses blés et ses moutons,
Sa fille était son unique pensée.
Ce qu'il apprit à grand'peine au lycée,
Il l'enseignait à Blanche en ses leçons.
Il vint de là qu'à seize ans notre fille
Ne savait point se servir de l'aiguille;
Mais sur les champs, les troupeaux, les saisons,
On l'entendait, pour complaire à son père,
Parler latin comme Pline ou Vanière.
A dix-huit ans, après mûr examen,
Blanche étant riche en candeur, en science,

Le campagnard promit enfin sa main
Au fils aîné de son plus près voisin,
Épris de Blanche et de son innocence.
Le soir du jour qui fixait leur destin,
Le Champenois, à défaut de la mère,
Veut à sa fille expliquer un mystère
Cher à l'Amour encor plus qu'à l'Hymen :
« Venez, ma fille, il faut que je vous parle.
Dans votre lit ce soir entrera Charle.
Le ciel à l'homme a dit : Fais des enfants ;
A vous il dit par la voix de l'Église :
Femme, soyez à votre époux soumise.
Cette nuit donc dans ses bras caressants
Obéissez au mari qui vous aime,
Et je tiendrai sur les fonts de baptême
Le gros poupon qui dans neuf mois viendra.
Soyez docile et tout à bien ira. »

De la quitter à ces mots il s'excuse,
Et laisse au lit notre vierge confuse.
Le lendemain, à peine le soleil
Avait doré la couche d'hyménée
Que le père entre et court à son réveil
Revoir au lit notre jeune épousée :
« Je t'ai promis, dit-il en l'embrassant,
D'être parrain de ton premier enfant,
Faut-il bientôt commencer les emplettes?
— Oui, mon papa, dit Blanche en rougissant,
Mais, s'il vous plaît, commandez cinq layettes. »

IV.

Le Jeune Prince.

Un prince enfant aussi beau que le jour,
Tel aujourd'hui qu'on en voit à la cour,
Sous sa tutelle avait une volière
Où deux pigeons à la gent prisonnière
Soir et matin disaient : Faites l'amour.
Un jour le prince, étant seul, vers la cage

Portait la vue au moment qu'à leurs jeux
S'abandonnait notre couple amoureux ;
Au passe-temps qui n'est point de son âge
Il prend plaisir, mais il craint qu'un censeur
Des deux amants ne trouble le bonheur.
L'œil à la cage et l'oreille à la porte
Soudain il crie : Otez-vous de la sorte,
Ou dépêchez, j'entends mon gouverneur.



V.

Les Deux Perdrix.

Un bas Breton, nommé Jean Mathurin,
Bon économe et se levant matin,
Avait acquis trois arpents que Pomone
Enrichissait tous les ans de ses fruits.
Tout prospérait dans ce riant pourpris
Qu'avec l'ajonc le genêt environne,

Et qui souvent sert d'asile aux perdrix.
Le villageois à l'oiseau rouge ou gris
N'avait osé faire encore la guerre,
Se rappelant que feu Jean son grand-père
Pour un lapin avait ramé cinq ans.
Mais aujourd'hui que, muni d'un port d'armes,
L'on peut chasser sans crainte des gendarmes,
Chez moi, dit-il, je tendrais aux faisans.
La nuit venue, il met des nœuds coulants;
Le lendemain, en visitant ses terres,
Il aperçoit deux perdrix prisonnières.

Sous son sarrau le fortuné chasseur
Les cache et court les porter à sa femme:
« Tiens, lui dit-il, nous allons sur mon âme
Goûter tous deux du gibier du seigneur.
— Pour que la fête aujourd'hui soit complète,
N'iras-tu point prier notre pasteur?

Reprend la femme; il est pour nous tout cœur,
Et par delà je crois qu'il est prophète :
Il m'a promis dans neuf mois un poupon,
Et je commence à voir qu'il a raison.
S'il ne m'eût pas dit plus d'un Évangile,
Notre maison pouvait être stérile :
Pour l'inviter, allons, mets ton habit,
Cours et reviens avec grand appétit. »

Le mari part. L'active ménagère
A mis en broche, et, pour tromper sa faim,
Chante, en tournant, plus d'un joyeux refrain.
« Le rôt est cuit, et Jean du presbytère
Ne revient pas; s'il était moins colère,
En l'attendant je mangerais ma part.
Et pourquoi non, puisqu'il revient si tard?
Rôt qui dessèche est pour moi maigre chère. »
Marie alors débroche un des oiseaux,

Prend une cuisse, et puis l'autre, et puis l'aile;
En quatre tours l'appétit de la belle
De la perdrix n'a laissé que les os.
Point de mari. « Mais quelle indifférence
Pour ces perdreaux d'un goût si merveilleux!
Ah! si j'osais. Mais non; un seul pour deux
Ce n'est pas trop. Pour prendre patience
Suçons le cou, c'est ne faire aucun tort.
Dieu! quel fumet! oh! je me suis trompée
En choisissant. Dussé-je être frappée,
Les deux perdreaux auront le même sort. »
Ainsi fut fait, et d'un plaisir extrême
A belles dents si bien le dépeça
Que j'aurais craint même pour un troisième.

Le repas fait, le mari seul rentra :
« Notre pasteur est des bonnes parties;
Il va venir. Et nos perdrix rôties?

— Hélas! mon homme, il n'y faut plus compter,
Un maudit chat vient de les emporter. »
A ce discours le manant incrédule
Court sur sa femme, et de son bras d'Hercule
Va l'assommer, quand celle-ci lui dit :
« Ne vois-tu pas, butor, que je plaisante;
Entre deux plats les perdrix en l'attente
Sont près du feu; pourquoi donc tant de bruit?
— Tant mieux, dit-il, car par la sainte Église
Tu les payais un peu plus qu'au marché.
Çà dépêchons, que la nappe soit mise
En un moment; je ne suis plus fâché.
Faut-il t'aider? » Aussitôt de l'armoire
Sort à la hâte et le lin demi-blanc,
Et la faïence, et le couteau d'ivoire.

« Dis donc, mon homme, il est bien peu tranchant
Pour découper un morceau si friand?

Va dans la cour l'aiguiser sur la pierre.
— Non, dit l'époux, je suis las et j'ai faim. »
Pour l'éloigner l'autre ayant son dessein,
Insiste et gronde. Alors Jean, pour lui plaire,
Prend le couteau : « Paix! ne nous fâchons pas,
Dit le mari, en quelque tours de meule
Je le rendrai coupant comme un damas. »

Comme il sortait le pasteur entre, et seule
Trouvant Marie, il lui prend un baiser.
Puis, caressant une taille arrondie:
« Avant neuf mois, je vous l'ai dit, ma mie,
C'est un garçon que je veux baptiser. »
L'autre, affectant une douleur extrême :
« Ne parlez plus de noce et de baptême,
Curé, car Jean dans ses lacs vous a pris :
Vous êtes mort. — Que dites-vous, commère?
Votre mari sort de mon presbytère

Pour m'inviter à manger des perdrix.
— Ah! mon ami, c'est une tromperie;
Il n'est ici ni perdrix, ni perdreau.
Jean est jaloux; voyez-vous le couteau
Que sur la meule aiguise sa furie,
C'est pour couper.... » Là s'interrompt Marie.
« Et quoi couper? » dit le prêtre alarmé.
L'autre, ayant pris indulgences de Rome
Pour bien mentir, répond : « Jean n'est armé
Que contre vous, et vous cessez d'être homme
S'il peut, dit-il, vous tenir prisonnier.
Fuyez avant qu'il monte l'escalier. »

Pâle et tremblant, sans demander son reste,
Le curé fuit, et, près du rémouleur,
En frissonnant, il glisse d'un pied leste.
« Qu'a donc à fuir ainsi notre pasteur?
Se disait Jean, et quelle est sa folie? »

Lorsqu'il entend sa femme qui lui crie :
« Arrête, Jean, arrête le voleur
Et nos perdreaux qu'à ta barbe il emporte. »

A ces mots Jean, que l'appétit transporte,
Vole après lui son couteau dans la main :
« Je les aurai, s'écriait Mathurin ;
Pour vous punir de votre gourmandise,
J'irai, s'il faut, vous les prendre à l'église. »
L'autre, qui sent le métal assassin,
Double le pas, chez lui se jette enfin,
Ferme au verrou, partout se barricade,
Et de son fort entend le camarade
Dire en fureur : « Non, non, foi de chrétien,
Si j'avais pu, je ne lui laissais rien. »
Lors, du grenier entr'ouvrant la fenêtre,
L'homme de Dieu lui répond : « Méchant traître,
De ton couteau maintenant je me ris ;

Ce que tu veux est nécessaire au prêtre :
La loi le dit. Adieu ; pour être amis ,
Plus ne m'invite à manger des perdrix. »



VI.

L'Arrêt Episcopal.

J'AIMAI toujours les curés de campagne :
De cet amour j'ai sans doute hérité,
Car mon grand-père, à qui la Liberté
Avait ravi ses biens et sa compagne,
Prit la tonsure; et le bourg de Bretagne,
Qui regrettait son seigneur émigré,

Fut tout heureux de l'avoir pour curé.
Ce n'est pas lui dont ma muse s'occupe:
Quand il fut prêtre il avait soixante ans;
Or, à cet âge on voit peu si la jupe
D'une servante a des plis séduisants.
Mais à trente ans il est bien difficile,
Même à qui veut enseigner l'Évangile,
De regarder d'un œil indifférent
Jeune fillette au teint frais, au corps gent,
Qui, pour servir, prend chez vous domicile.
A qui la faute? au pasteur? non vraiment:
Car après tout le pasteur n'est qu'un homme.
Le vrai coupable, à mon avis, c'est Rome
Qui, malgré lui, le force au célibat.

Sur ces coteaux dont le vin délicat
Charme les yeux par sa mousse légère,
Un jeune prêtre à l'élégant rabat

Non loin de Reims avait son presbytère.
A ses dépens chez lui vivait sa mère
Vieille et bossue. Il hébergeait aussi,
Même un peu mieux, une jeune servante,
Fraîche, jolie, et fort appétissante.
Du gros ouvrage une avait le souci,
C'était la vieille. A son ménage Annette
Avait l'esprit bien moins qu'à sa toilette.
Souvent la mère à son fils s'en plaignait;
Elle avait tort : de qui plaît tout s'excuse.
Anne, à son tour, de paresse accusait
La pauvre vieille, et le fils la croyait :
Jeune maîtresse aisément nous abuse.

A ce partage inégal des travaux
Qui suscitait tant de trouble au ménage,
Joignez encor l'article des cadeaux :
C'était bien pis; la vieille eût fait l'ouvrage,

Non sans gronder parfois entre ses dents,
Si comme Annette elle eût eu des présents :
Mais il n'était dans ceci de partage.
Jupes, bonnets, nouveaux ajustements,
Chaîne et croix d'or, tout était pour la belle;
Pour l'autre rien. De là force querelle
Entre la mère, Annette et le curé.
Mais, lasse enfin d'un dépit ignoré,
Chez les voisins elle alla porter plainte;
Et, leur montrant son jupon déchiré :
« Voilà mon lot; celui d'Anne la sainte
Est différent; mais je dirai toujours :
Honneur vaut mieux que corset de velours. »

De ces propos ayant eu connaissance,
Le fils un jour, dans un moment d'humeur,
Lui dit : « Ma mère, avec trop de licence
Vous censurez Annette et le pasteur.

Je ne veux plus au logis de censeur;
Vous l'entendez : c'est dire assez, je pense,
Que de ces lieux il vous faut déloger. »
Par la douceur une mère plus sage
Eût aisément pu conjurer l'orage,
Mais, par menace espérant le changer,
La vieille au fils répond avec malice :
« A l'archevêque, et j'en donne ma foi,
Si l'on me force à demander justice,
De votre Annette il connaîtra l'emploi.
— Eh bien, partez, dit le fils en émoi;
N'oubliez pas, dans le cours du voyage,
Ce que deux ans vous avez vu chez moi,
Vos yeux jamais n'en verront davantage. »

Du presbytère elle sort en fureur,
Arrive à Reims; le jour même elle s'empresse
De se jeter aux pieds de Monseigneur :

« Sire, dit-elle, excusez ma douleur.
Un fils ingrat, insultant ma vieillesse,
Vient, pour complaire à servante maîtresse,
De me chasser avec indignité. »
L'homme d'Église, ayant avec bonté
Tout entendu, promet d'être équitable :
« Demain, dit-il, je dois tenir les plaids ;
N'oubliez pas de vous rendre au palais,
Et j'aurai soin d'y mander le coupable. »

Un archevêque était alors un roi,
Roi d'un État que Diocèse on nomme,
Dont le caprice avait force de loi,
C'était toujours caprice de saint homme ;
Clerc ou laïque était humble vassal
Souvent damné dans ce monde et dans l'autre
Mais aujourd'hui sur les clercs seuls l'apôtre
Peut se servir du bâton pastoral ;

Dieu soit béni! ce n'est que moitié mal.

Dans la grand'salle, au jour marqué, la mère
Entre et déjà voit aux pieds du prélat
Moines, abbés, le pasteur, le vicaire,
Hommes d'épée et gens de tout état.
Perçant la foule, elle arrive à grand'peine
Auprès du juge et lui redit tout bas,
Non sans pleurer, le sujet qui l'amène.
« C'est bon, c'est bon, ne vous éloignez pas;
Je vous rendrai prompte et bonne justice.
Au mauvais prêtre ôtons son bénéfice,
Dit l'archevêque en fronçant les sourcils.
Femme, ayez soin, quand viendra votre fils,
De m'avertir, car je veux le suspendre. »
Ce dernier mot semble un arrêt de mort
A notre vieille. « Eh quoi! l'on voudrait pendre
Mon pauvre fils! se dit-elle; il a tort,

Qu'il soit puni ! mais le pendre est trop fort. »
Dans le moment que la mère affligée
Songe au moyen, non plus d'être vengée,
Mais d'arracher son enfant à la mort,
Entre un chanoine à face rebondie,
Frais et vermeil, à l'air toujours riant.
Soudain la vieille à haute voix s'écrie :
« Voilà mon fils ! » L'archevêque à l'instant
Du doigt l'appelle, et, d'une voix sévère,
En plein conseil le nomme un fils ingrat.
« Est-ce en haillons qu'on doit vêtir sa mère ?
Montrant la vieille, alors qu'avec éclat
Vous habillez une indigne poupée.
Ne croyez pas que ma bonté trompée
Le souffre encore ! » ajoutait le prélat,
Quand l'accusé, que ce reproche étonne,
L'interrompant : « Depuis dix ans, Seigneur,
Ma mère est morte, et je crois que personne

Ne fut jamais fils plus tendre et meilleur. »
Puis, se tournant vers la femme bossue :
« Moi, votre fils! je n'ai pas cet honneur,
Et ne crois pas vous avoir jamais vue.
— Quoi! vous osez, enfant dénaturé,
Et devant moi, renier votre mère!
— Sortez d'ici, dit le juge en colère,
Je vous suspends de tout emploi sacré. »
Le chapelain, que la sentence accable,
Tombe à genoux, et, sans être coupable,
Demande grâce et feint le repentir.
« Relevez-vous, ma bonté vous pardonne,
Dit le prélat; mais il faut m'obéir.
Que votre mère infirme, douce et bonne,
Retrouve en vous un enfant généreux;
Par ses habits prouvez votre tendresse;
Et, lui rendant caresse pour caresse,
Je veux chez vous qu'elle ait des jours heureux. »

L'autre, confus, humblement se retire
Avec la vieille attachée à ses pas.
Sur son cheval il la met sans mot dire,
Se place en croupe et la tient dans ses bras.
Or le voilà qui traverse la ville
Fort tristement pour gagner son logis.
Dans la campagne il n'a pas fait un mille
Que sur la route il rencontre le fils.
Lors il l'arrête, et, selon son usage :
« Frère, dit-il, où courez-vous ainsi?
— Chez Monseigneur, dit l'autre; et ce voyage,
A dire vrai, me cause du souci.
— Je vous souhaite une bonne journée,
Reprit alors le triste chapelain.
Si j'en avais une ainsi chaque année
Il me faudrait dans peu mourir de faim.
Chez Monseigneur ce matin pour affaire
Je fus mandé : j'apprends par un confrère

Que pour punir un curé libertin
Notre prélat doit me donner sa cure;
J'y cours gaîment. Mais, ô mésaventure!
C'était hélas! vous ne le croirez pas,
Pour me donner cette horrible figure
Qu'il dit ma mère. En vain je me débats
Avec respect pour prouver l'imposture,
Le cardinal, qui de tous les prélats
Que Rome a faits est le plus volontaire,
Se fâche et veut me voir loger, vêtir
Comme un vrai fils cette femme étrangère.
A ce caprice, à moins d'être martyr,
Il m'a fallu sur-le-champ consentir. »

D'abord le fils, qui reconnaît sa mère,
Ne sait s'il doit ou parler, ou se taire,
Et ne peut croire un récit si plaisant.
La mère aussi, ne rêvant que potence,

Craint de trahir son secret en parlant,
Et montre au fils un air d'intelligence
Qui le rassure; il répond en riant:
« Frère, je plains beaucoup votre infortune;
Mais je puis être encor plus malheureux.
Si le prélat, de mères généreux,
Ne vous en a ce matin donné qu'une,
A moi ce soir il peut en donner deux;
Peut-être en sus aurai-je une grand'mère.
De l'aller voir je ne suis plus tenté,
J'ai toujours craint nombreuse parenté.
Mais, dites-moi, si quelqu'un, cher confrère,
Vous proposait un jour de vous défaire
De celle-ci, que lui donneriez-vous?
— S'il était vrai que quelqu'un fût jaloux
De ce bijou, ma foi, bien qu'économe,
Je vous le dis, je ne plaindrais l'argent,
Et tous les ans je baillerais la somme

De trente écus et je serais content.
— Pour moitié prix, touchez, je suis votre homme,
Répond le fils, si la vieille y consent. »
Puis vers sa mère aussitôt se tournant :
« Notre prélat s'est montré charitable
En vous donnant ce matin un bon fils ;
Mais votre état paraît si misérable
Qu'un second fils serait à mon avis
Non moins utile : acceptez le logis
D'un autre enfant qui chez lui vous emmène.
Quant aux habits n'en soyez plus en peine ;
Les quinze écus de votre fils aîné
Y pourvoiront, tout vous sera donné. »

De ce marché chacun se félicite :
Par là le fils obtenant son pardon
Voyait la paix rentrer dans sa maison ;
Et de la vieille enchanté d'être quitte,

Le chapelain, en donnant ses écus,
Disait: « J'ai vu des prêtres vénérables
Que l'on citait pour actes charitables :
Frère, aujourd'hui vous les avez vaincus. »

VII.

L'Epoux Matinal.

CERTAIN bourgeois, ami du jardinage,
Se maria sur le retour de l'âge :
Dans son faubourg, pour meubler sa maison,
Il s'avisa de choisir un tendron
Droit comme un lis et frais comme une rose.
Le vieux mari, deux jours après l'hymen,

Avant l'aurore était dans son jardin.
Quelqu'un le voit qui bêche, plante, arrose;
Surpris de l'heure, il lui dit : « Mon voisin,
Vous travaillez aujourd'hui bien matin ? »
L'époux répond : « Eh, non ! je me repose. »



VIII.

Le Mariage de Raison.

Contre l'Hymen, sans respect pour son frère,
Pourquoi voit-on se déchaîner l'Amour?
C'est que l'Hymen fait la guerre à son tour
Au dieu charmant qui commande à Cythère.
Leur guerre, époux, se fait à vos dépens,
Croyez-le bien : et vous aussi, parents,

Qui, peu jaloux du bonheur de famille,
Sur la dot seule élevez un débat,
Et qui livrez à l'Hymen votre fille
Sans que l'Amour ait signé le contrat.

Jadis à Reims, ville en beautés fertile,
Un gentilhomme ayant terre et château
Vint chercher femme. A marier facile,
Quoique bossu, le riche hobereau
Pouvait choisir; il fit choix d'Isabeau.
Aux grands parents, gens de robe et d'église,
Il vient offrir son or et son blason;
Chacun l'agrée : et l'hymen de raison
Malgré l'Amour fut conclu sans remise.
Pourtant la belle aimait un sien cousin,
A qui l'Amour, pour monter un ménage,
N'avait donné que les grâces de l'âge,
Deux beaux yeux noirs, une peau de satin;

De châteaux point; d'écus, pas davantage.
Le choix des deux ne fut pas incertain
Pour les parents : mais fille qu'on engage
Contre ses vœux fait un juste partage:
L'un a son cœur, lorsque l'autre a sa main.
Dans leur château l'épousée accompagne
Son laid mari, qui, fier de sa compagne,
Va vivre heureux, heureux comme un mari
Qu'on ne hait pas et qui n'est pas chéri :
Ces maris-là sont communs en Champagne.
Le nôtre aimait à bien vivre chez lui,
Nombre d'amis se pressaient à sa porte.
Madame était fraîche, jolie, accorte,
Force galants s'offraient contre l'ennui.
Le jeune Armand, c'est le nom de baptême
Du beau cousin, de tous les soupirants
Était le seul qu'elle fêtât céans;
Mais en secret: sachant dès que l'on s'aime

Qu'un mot trahit, que l'œil est un miroir.
Oh ! que d'amants ont fait apercevoir
Ce que leur cœur se cachait à lui-même!
Nos amoureux, malgré leur soin extrême,
Furent surpris par Alfred de Bernain,
Officier riche, audacieux et vain,
Qui dès longtemps assiégeait Isabelle
Et qui n'obtint que refus de la belle.
Fort du secret de son rival heureux,
Il se promit d'en tirer avantage.
Lors à la dame il se plaint de l'outrage
Qu'elle lui fait en méprisant ses vœux,
Et fait serment de venger cette offense
En dévoilant sa conduite au grand jour,
Si de ses feux il n'obtient récompense.
Prise au filet, la belle eut la prudence
De partager les faveurs de l'amour.
De son côté, l'époux, sûr de sa femme,

Dormait en paix sur la foi de l'hymen.
Au feu sans crainte il aurait mis la main
Qu'elle était sage ; il eût bravé la flamme.
Sa confiance est bonne assurément ;
Je la loûrais, hors le cas seulement
Où jusqu'au bout il eût tenté l'épreuve.
Un bon mari, de même qu'un amant,
A tout hasard ne cherche point la preuve
D'un sort commun dont il se croit exempt.

Ce Champenois, tranquille en son ménage,
Reçut un jour un important message
Qui l'obligeait à se mettre en voyage.
Les adieux faits, il part. Lors Isabeau
Mande au cousin qu'elle est seule au château.
Armand s'empresse à cette voix chérie.
Les voilà seuls goûtant sans nuls soucis
Ces voluptés qui font aimer la vie :

Plaisir si doux que le dieu des houris
Avait jugé que, des biens qu'on envie,
C'était le seul à mettre en paradis.
Nos amoureux se livraient sans contrainte
A leurs ébats, quand les pas d'un coursier
Se font entendre et les glacent de crainte.
C'était Alfred, le maudit officier,
Qui, du mari sachant aussi l'absence,
Venait troubler leurs jeux par sa présence.
« Quel contre-temps ! » dit à son jeune amant
Notre Isabeau, qui déjà se compose
Pour recevoir le nouvel arrivant ;
« Mais dans ma chambre évitons, et pour cause,
Que ce brutal ne te rencontre, Armand.
Dans ce boudoir cache-toi pour me plaire. »
Il obéit. Son importun rival
Pressé d'entrer, ayant mis pied à terre,
A dans la cour attaché son cheval.

Bientôt il monte, et voit la châtelaine
Qui sur sa porte accourt d'un air riant
Lui demander le sujet qui l'amène.
« Je viens, dit-il, de votre époux absent
Vous consoler. » Cela dit, il l'embrasse.
A ses baisers l'autre veut s'opposer,
Mais pas trop fort, de peur de l'offenser.
D'une autre part, le cousin l'embarrasse;
Vers le boudoir elle a souvent les yeux.
Notre officier, en amour comme en guerre,
Qui sait combien le temps est précieux,
Poursuit sa pointe; à son vainqueur heureux
La dame enfin se rendait prisonnière,
Quand la servante accourant à grands pas
Vient de l'époux annoncer l'arrivée.
La pauvre dame, à bon droit effrayée,
Se voit d'un coup deux amants sur les bras.
Cacher Alfred était peine inutile;

Car son cheval ne le trahit-il pas?
Chaque seconde accroît son embarras.
Que faire? O vous qui vous croyez habile,
Ami lecteur, pour quelque méchant tour,
Qu'eussiez-vous fait? je vous le donne en mille.
A nous tromper le beau sexe est fertile;
Ne craignez rien : Isabelle et l'Amour
Vont se tirer de ce pas difficile.
« Vous seul, Alfred, lui dit la belle en pleurs,
Pouvez sauver mon honneur et ma vie;
L'épée en main, comme un homme en furie,
Sortez, disant ces seuls mots, je vous prie :
« Je saurai bien le rencontrer ailleurs. »
Bien qu'à parler mon mari vous invite,
Ne répondez que ces mots seulement,
Vous éloignant de ces lieux au plus vite.
Partez, de grâce, et sans perdre un moment;
Selon mes vœux réglez votre conduite. »

Alfred promet, sans espoir que l'Amour
Conduise à bien cette étrange aventure.

L'époux, voyant un cheval dans sa cour,
Se met déjà l'esprit à la torture.
« Eh quoi! le jour où ma femme me jure
Qu'en mon absence ici nul damoiseau
N'aura d'accès, un homme est au château ! »
Émn soudain d'un trouble involontaire,
Il entre, et voit brandir hors du fourreau
L'arme d'Alfred tout rouge de colère,
Ce lui semblait; mais au jeune officier
Le vermillon venait d'autre manière.
« Que voulez-vous ? » dit l'époux au guerrier
En se jetant quelques pas en arrière.
« Pourquoi cette arme? » Alfred, d'un ton sévère :
« Je saurai bien le rencontrer ailleurs. »
Sans plus répondre, il remet son épée,

Pique des deux, laissant les spectateurs
Tout ébahis d'une telle équipée.
Sur le perron, à ce bruit inouï,
Tous les valets accourus en alarme
Près de leur maître attendaient comme lui
Qu'on leur apprît d'où venait ce vacarme.
Mais celui-ci chez sa femme est monté.
« D'où vient, dit-il, qu'Alfred sort irrité ?
A quel sujet? Pourquoi fuit-il ma vue ?
Mais vous aussi vous êtes toute émue,
Parlez. — Hélas! ce n'est pas sans raison,
Dit Isabeau ; car, dans votre maison,
Un homicide a failli se commettre.
De ma frayeur j'ai peine à me remettre. »
Elle se tait. Puis sa voix se haussant,
(Du cabinet pour qu'on puisse l'entendre) :
« Armand, hélas! que j'étais loin d'attendre,
Car mon cousin sait que même un parent

N'est point reçu quand vous êtes absent,
Pâle et tremblant arrive et me supplie
En votre nom de lui sauver la vie.
Je balançais, lorsqu'un homme en fureur
Monte en criant : Où s'est caché le traître ?
Que je le tue ! Alfred se fait connaître :
Je dois alors vous dire à son honneur
Que sa fureur, respectant ma présence,
S'est exhalée à ma porte en vain bruit,
Et, sans vouloir user de violence,
Il est parti, toujours plein de dépit.
—Votre conduite est digne de louange,
Ma femme; et certe il eût été fâcheux
Qu'un meurtre ici se commît sous vos yeux.
Mais, d'autre part, je trouve bien étrange
Qu'en mon château de Bernain ait osé
Suivre un parent qui, quelque fût sa faute,
Devait chez moi se croire en sûreté.

Mais savez-vous où s'est caché notre hôte?
— Non, dit la femme, et c'est ici pourtant
Que tout à l'heure il était si tremblant.
—Venez, cousin, croyez en ma parole,
Alfred est loin, crie alors le mari;
Vous n'avez plus en ces lieux d'ennemi. »
Par Isabelle Armand instruit du rôle
Qu'il doit jouer, sort de son cabinet,
Moins effrayé d'Alfred et son épée
Que du mari, dont la brusque arrivée
Avait failli dévoiler son secret.
« Qu'aviez-vous donc, lui dit le gentilhomme,
A démêler avec l'ami Bernain?
— Je veux mourir, lui répond le cousin,
Si je le sais. Non loin d'ici, cet homme
S'offre à mes yeux au détour d'un chemin;
Tous deux à pied, lui son cheval en main.
A de Belmont j'allais rendre visite.

Dès qu'il me voit, il s'arrête, et soudain,
Tirant l'épée, il fond sur moi : j'évite
Le coup mortel ; mais sans perdre de temps
A m'expliquer cet acte de folie,
J'ai pris la fuite ; et c'est à des parents
Que j'ai songé pour me sauver la vie.
— Dieu soit loué ! dit l'époux satisfait,
Je vois qu'Alfred vous a pris pour un autre.
Il rira bien du tour qu'il vous a fait,
Quand il saura quelle peur fut la vôtre.
— Oui, dit l'amant, mais j'ai de bons témoins
Qu'un galant homme aurait eu peur à moins. »

IX.

Le Curé Breton.

Dans l'un des bourgs de la vieille Armorique,
Pour le clergé terre vraiment classique,
Un desservant jeune, ignorant et vain,
Plein des leçons qu'on donne au séminaire,
Était venu, muni du droit divin
De repousser tout rayon de lumière

Qui paraîtrait dans ce pays lointain.
Tout capelan, formé par les bons pères,
Aime à prêcher : le nôtre en ses sermons
Mêlait comme eux les publiques affaires.
Avec amour il parlait des Bourbons,
De Don Miguel, ce roi si débonnaire,
De Ferdinand, le modèle des rois,
Dont l'Amérique a regretté les lois.
Souvent la Charte excitait sa colère,
Et, sans respect pour son auguste père,
Il l'appelait la fille du démon,
Fille en horreur à la sainte Sion,
Et, si le temps devenait plus prospère,
Fille à brûler par l'inquisition.

Les bas Bretons, rentrés dans leur famille,
Se demandaient : « Quelle est donc cette fille
Qui trouble ainsi la tête du pasteur?

C'est, disait l'un, la fille de Baptiste
A qui son père a transmis par malheur
Ce coin de pré que fauchait un trappiste.
Ça se pourrait; mais moi je crois plutôt
Que c'est la nièce à ce bon huguenot
Qui de Quintin a chassé la misère.
Non, répond l'autre, un saint missionnaire
L'a convertie, et depuis quelque temps
Par charité soustraite à ses parents.
Ne cherchez plus cette fille méchante
Qui du curé dérange le cerveau,
Dit un troisième; amis, c'est sa servante:
Du presbytère elle est d'hier absente,
J'en suis certain, je le tiens du bedeau. »

Il se trompait: Annette au presbytère
Pour ses péchés gémissait prisonnière;
Son directeur, la veille des Rameaux,

L'avait surprise à manger des gâteaux
Malgré le jeûne. « Ah! dit-il en colère,
Vous affligez l'Église notre mère;
Sachez que Dieu devient notre ennemi
Pour avoir fait une heure avant midi
Ce qu'il était, sans peur de lui déplaire,
Une heure après très-loisible de faire.
Or çà, ma fille, il vous faut expier
Ce crime énorme; il faut jeûner, prier,
Afin d'aller, l'âme épurée et blanche,
Au saint banquet participer dimanche. »
Disant ces mots, il monte à son grenier
Et met sous clef sa servante confuse.
Le lendemain pour la pauvre recluse
Jusqu'à midi force fut de jeûner.
L'homme de Dieu ne lui porte à dîner
Qu'un peu de pain, lui donnant pour excuse
Qu'il faut punir son appétit glouton.

Sur ce sujet il fait un long sermon.
La triste Annette en l'écoutant, dit-on,
Dans le pain bis marquait ses dents d'ivoire,
Et du sermon chargeait peu sa mémoire.
Le soir venu, sur un trop dur plancher
Il lui fallut sans souper se coucher.
Le lendemain, au sortir de la messe,
Le curé monte et dit à son hôtesse :
« Voici le pain qu'à son bon serviteur
Donnait jadis le corbeau du Seigneur.
La portion est aujourd'hui moins forte,
Demain encor nous la diminuerons :
Suppléez-y par le pain d'oraisons, »
Ajouta-t-il en refermant la porte.
Annette seule : « Il me fera mourir.
Non sans douleur passera la journée,
Et si demain ma pitance est bornée,
Les jours suivants que vais-je devenir?

Oui, j'en mourrai sans avoir fait mes pâques,
Si tu ne viens en prison me nourrir,
Notre patron, bon et vaillant saint Jacques.
— Qui donc m'appelle? Annette est-ce bien toi?
Dit une voix de la fille connue.
On te disait de ces lieux disparue,
Et cet avis m'avait glacé d'effroi.
Mais, ouvre donc! — Hélas! je suis captive,
Mon cher Jacquot, dit d'une voix plaintive
La pauvre Annette, et, faute de secours,
Je le sens bien, j'étais morte en deux jours.
— Morte! dis-tu? De quelle grande offense
Notre curé veut-il donc se venger?
— Pour mon malheur, j'ai rompu l'abstinence,
Reprit la fille, et c'est par pénitence
Qu'il veut huit jours m'empêcher de manger.
— J'y pourvoirai, dit Jacquot, sois discrète,
Dès aujourd'hui ta pénitence est faite. »

L'amant joyeux court chez lui s'enfermer
Pour préparer le souper de Nannette.
Au beurre frais il a joint la galette;
Et d'un jambon, ce point est à blâmer,
Qu'on ne devait entamer que dimanche,
Le pourvoyeur prend une forte tranche,
Songeant ce soir à la décarêmer.
Lorsque Morphée, à son heure ordinaire,
Touche en passant le seuil du presbytère,
Jacquot, chargé du repas savoureux,
S'y rend sans bruit, et, prenant une échelle,
Par la fenêtre il entre chez sa belle.

Dans le désert, en faveur des Hébreux,
Quand il pleuvait un mets pétri pour eux,
Ils témoignaient leur gratitude extrême :
La faim passée, ils se moquaient de Dieu
Et de son pain, dit Moïse lui-même;

Pour le veau d'or ils lui disaient adieu.
Dans son grenier notre jeune captive,
Loin d'imiter cette nation juive,
A son repas ayant bien fait honneur,
En fut plus tendre envers son pourvoyeur.
L'amant s'en va. Seule Annette demeure,
Sans s'occuper cette fois du pasteur,
Ni de son pain qu'il vient à la même heure
Lui présenter, mais en plus faible part.
« Je l'ai, dit-il, diminué d'un quart.
— C'est trop encor, répond la pénitente,
Je sens ma faute et j'en suis repentante.
Pouvez-vous point, mon père, par pitié,
En retrancher aujourd'hui la moitié?
— Gloire à Jésus! dit l'homme de prière,
Ma fille enfin chez vous la grâce opère. »

Elle opéra si bien avec l'amant,

Qu'Annette osa refuser nettement
Les jours suivants le pain du presbytère.
Le bon croyant bientôt ne douta plus
Qu'elle ne fût au nombre des élus,
Quand le dimanche, à la fin du carême,
Ayant remis Annette en liberté,
Il vit, au lieu d'une figure blême,
Un teint vermeil, une fraîche santé.
Il va partout en criant au miracle.
Et maint dévot, sur la foi de l'oracle,
Joint ce prodige à celui de Migné.
La sainte Annette, en ce jour fortuné,
Grâce à Jacquot, et non pas à saint Jacques,
Sans être à jeun et sans avoir jeûné,
Eut le bonheur de faire enfin ses pâques.



X.

Le Berceau.

Reims aujourd'hui ne sacre plus les rois;
Son archevêque y perd maint bénéfice,
Le noble aussi; mais que perd le bourgeois
S'il vend ses vins, ses draps, son pain d'épice,
Tout aussi bien et plus cher qu'autrefois?

Sur cette place où deux fois la semaine

Le laboureur vend aux Rémois son grain,
Un épicier, nommé Jean Rigollin,
Tenait boutique. Elle était toujours pleine
De ces chalands qui l'argent à la main
Ont un souris du marchand économe.
Bientôt le nôtre, en ce facile emploi,
Avait d'écus gagné si belle somme,
Qu'il eût pu vivre ainsi qu'un gentilhomme;
Mais du travail il aimait trop la loi,
Peut-être aussi l'argent de la pratique.
Bref, Rigollin, pain-d'épicier du roi,
Contre un palais n'eût changé sa boutique.
Avec amour il prisait son état.
J'en suis surpris: trop souvent l'homme ingrat,
Heureux qu'il est, blâme sa destinée.
Dans sa maison le marchand ne comptait
Que lui qui fût de son sort satisfait.

Depuis un an le dieu de l'hyménée,
Qui va partout flairant les coffres-forts,
A l'épicier, pour prix de ses trésors,
Avait donné femme charmante, et telle
Que même à Reims la ville et ses dehors
N'en comptaient pas une qui fût plus belle.
Mais celle-ci n'avait que par devoir
Pris le mari que lui donna son père.
Son cœur trop haut souffrait d'être épicière.
Avant l'hymen, chaque jour son miroir
Lui répétait : « Quand on est si jolie,
A la noblesse il faut qu'on se marie;
On peut sans dot épouser un marquis. »
Berthe au miroir accordait un souris.
Et l'on voulait qu'avec de tels esprits
Elle vendît aux manants la réglisse,
Le savon noir, la mélasse ou l'empois?
Non, non, jamais. Aussi ses jolis doigts

Ne faisaient pas même un cornet d'épice.
Le bon époux, au gré de son caprice,
La laissait vivre à sa maison des champs
Que près de Reims il fit bâtir pour elle.
Chaque dimanche, avec amis, parents,
Il s'y rendait et prenait du bon temps.
Mais le lundi, toujours aussi fidèle
A son devoir qu'il l'était au plaisir,
De chez sa femme on le voyait sortir
Avant le jour, pour être à sa boutique
A l'heure même où s'ouvre la fabrique.
De Berthe alors il n'avait nul souci:
Tout occupé de sucre et de cannelle,
Il oubliait que femme jeune et belle
Dans un désert a des moments d'ennui.
L'ennui n'est point un mal imaginaire;
Car trop souvent, à la beauté contraire,
Il lui ravit les roses de son teint.

Peut-on blâmer la femme qui s'ennuie
D'ouvrir sa porte au joyeux médecin
Dont le remède, en dépit de l'hymen,
Doit la sauver de cette maladie?
Chacun connaît ce docteur, c'est l'Amour,
Qui peut guérir plus de maux en un jour
Que Gallien n'a pu faire en sa vie.
L'Amour vit Berthe, et Berthe fut guérie.
Tous les matins, par ordre du docteur,
Le jeune Alfred vient lui rendre visite.
Dès ce moment le désert qu'elle habite
Est à ses yeux un séjour enchanteur.
Tout lui sourit, hors un jour par semaine:
C'était celui qu'avait choisi l'époux;
Mais le plaisir que son amant ramène
Les autres jours n'en était que plus doux.

Jean n'avait pas jusqu'ici connaissance

Du changement qui s'était fait chez lui;
Il ignorait la joyeuse ordonnance
Que le docteur donnait contre l'ennui.
Son ignorance a droit de te surprendre,
Lecteur? Tu sais qu'à la ville, en tous lieux,
Les amoureux, alors qu'ils sont heureux,
Contre l'envie ont peine à se défendre.
Berthe bientôt l'eût appris sans l'Amour
Qui prudemment, contre son ordinaire,
Leur défendit les visites de jour.
Lors on convint d'agir avec mystère,
Et que la nuit, l'époux absent, l'amant
Viendrait frapper trois coups légèrement,
Et qu'aussitôt Berthe ouvrirait la porte.

Depuis un mois tout au mieux de la sorte
Allait aux champs, quand l'amant étourdi,
Qui sur sept jours n'en a qu'un d'abstinence,

Se trompe, et vient avec grande assurance
Frapper la nuit du dimanche au lundi.
Minuit sonnait : Jean, dans son premier somme,
Dormait. La femme, à côté du bonhomme,
Dormait aussi, comme aussi leur enfant
Dont le berceau près d'eux est attenant.
Alfred, qui veille et grelotte à la porte,
Maudit Morphée, et veut que le dieu sorte
De ce logis pour y pouvoir entrer.
Avec humeur il commence à frapper,
Et fait si bien que Berthe enfin s'éveille.
« Dieu ! je l'entends, c'est lui, c'est mon amant ;
Vit-on jamais imprudence pareille ?
S'il frappe encore, il va réveiller Jean ;
Tout est perdu. » Pendant que l'épicière
Se désolait, le soldat de Cythère,
Qui dans ce fort avait cru de plein saut
Pouvoir entrer, va pour livrer l'assaut,

Quand du logis une voix douce et claire
Se fait entendre : un lit qu'on agitait
Bat la mesure ; il écoute, on chantait :
« Dors, mon fils, pendant que ta mère
Par ses chants va chasser l'esprit.
Il devrait savoir que ton père
Le dimanche est ici la nuit.
Esprit, pour me plaire,
Ne fais pas de bruit ;
L'oiseau de Cythère
Demain fait son nid. »
« Femme, dit Jean que la chanson réveille,
Que dis-tu donc? — Paix, mon mari, dormons,
Répond la femme. A mes folles chansons
Faut-il aussi que vous prêtiez l'oreille?
C'est malgré moi que je chante aujourd'hui,
Vous sachant là ; mais celui que je veille
M'en saura gré, j'ai calmé son ennui.

Dormons. » L'amant, pour qui chaque parole
Avait un sens plus clair que pour l'époux,
Voit son erreur, maudit sa tête folle,
Et, de ces lieux fuyant à pas de loups,
Il rendait grâce à sa belle maîtresse
Qui l'avait su tirer d'un mauvais pas :
Même une Agnès, pour sortir d'embarras,
A dans son sac plus d'un tour de finesse.

Le lendemain, l'esprit qui court la nuit,
Fidèle à l'heure, était chez l'épicière,
Et, dans ses bras, il chantait au petit :
« Enfant, pour me plaire,
Ne fais pas de bruit;
L'oiseau de Cythère
Ici fait son nid. »

XI.

L'Enfant Intrépide.

L'on peut, sans être astrologue ou devin,
Dans un enfant reconnaître un grand homme;
Et c'est sans doute à quelque trait divin
Qu'on vit un pape en un pâtre de Rome.
Le ciel chez eux met le germe, en naissant,
D'un feu sacré qui va toujours croissant,

Et jeune encor montre son origine.
C'est à douze ans, d'une voix enfantine,
Mieux qu'un docteur que Jésus-Christ prêchait,
Sur un canon Turenne enfant dormait.

Devers l'époque où pour sa tragédie
La France en scène a mis tant de héros,
Certain curé d'un bourg de Picardie
Sous sa ferrule avait quelques marmots
Qu'il destinait à l'honneur d'être prêtres,
État fort bon chez nos dévots ancêtres.
Dans ce projet, levé de grand matin,
Toujours fidèle à l'ancienne routine,
Il s'efforçait à coups de discipline
De faire entrer dans leur cerveau mutin
Cinq ou six mots de la langue latine.
A cette étude il joignait le plain-chant.
Hors ces travaux, disons que chaque enfant

Était heureux. Une nièce, servante
D'humeur égale, active, bienveillante,
Sur leurs besoins a toujours l'œil ouvert;
Bon lit, bon vivre, et parfois au dessert
Un plat sucré leur fait bénir Jeannette.
Ils l'aimaient donc : la joie était complète
Quand le dimanche à leurs plaisirs d'enfants
Elle mêlait sa gaîté de seize ans.

Notre pasteur, un jour qu'à la grand'messe
Plusieurs s'étaient surpassés au lutrin,
Après dîner, pour complaire à sa nièce,
Dit qu'on prendra le dessert au jardin.
Grande est la joie : on s'arme de corbeilles,
En gambadant l'on arrive au verger.
C'était le mois où le vert cerisier
Charme les yeux de ses boules vermeilles.
Chacun de l'arbre embrassant les contours,

Fait pour grimper un effort inutile ;
Quand d'une échelle empruntant le secours,
Sur les rameaux Jeanne a pris domicile.
Aux écoliers soudain sa main agile
Jette au hasard le fruit tant désiré.
Mais les plus mûrs sont pour notre curé,
Qui, sous la branche où va se percher Jeanne,
Les yeux en l'air, a tendu sa soutane.
Après le fruit, comme un oiseau léger,
Dans le feuillage on la voit voltiger.
Mais de son arbre enfin la ménagère
En descendant s'accroche et montre au jour
Ce qu'une fille, encore avec mystère,
Ne montre point, si ce n'est à l'Amour.
A cet aspect, d'une voix de tonnerre,
Le curé crie : « Enfants, baissez les yeux,
Ou vous perdez la lumière des cieux. »
Tous aussitôt ont le front contre terre :

Mais le plus grand, loin d'imiter chacun,
Fermant un œil, répond : « Moi, j'en risque un. »
Et, sans pâlir, bravement il vous lorgne
L'endroit fatal qui doit le rendre borgne.

Il suffira sans doute à mon lecteur
De ce seul trait, pour reconaître un cœur
Qui n'est pas né pour l'office de prêtre,
Mais qui, de Mars à vingt ans compagnon,
Dans cent combats, en dépit du salpêtre,
Saura braver la bouche du canon.



XII.

Le Choix d'une Messe.

En chaire un jour monte un prédicateur;
C'était le jour de Sainte-Madelaine.
Sur ses péchés longuement il se traîne,
Péchés d'amour honnis par l'orateur.
« Le repentir enfin toucha son cœur,
Dit le curé; pécheurs et pécheresses

A son autel faites dire des messes
Si vous voulez ainsi qu'elle obtenir
Du Dieu clément le don du repentir.
Vous, jeune fille, innocente et pucelle,
A son autel la Vierge vous appelle :
Sondez-vous donc, et dites-moi tout bas
Auquel des deux je dois porter mes pas. »
Lors il descend. Pendant qu'il fend la presse,
Une fillette aux yeux bleus, au corps gent,
De lui s'approche, et, d'un air innocent,
L'argent en main, lui demande une messe.
« Est-ce à la Vierge ? — Oh ! oui, certainement,
Monsieur, dit-elle. — Excusez, mon enfant,
Sur cet article il faut qu'on vous prévienne
Que bien souvent la Vierge prend en haine
Et punit fort jeune fille qui ment. »
La belle alors, par le bras l'arrêtant :
« Dites aussi deux mots à Madelaine. »

XIII.

L'Amant Crucifié.

Si je visite une ville inconnue,
Je vais à pied et promène ma vue
Sur l'écriteau qui me nomme en passant
Le pont, la place, ou l'impasse ou la rue.
Ce nom pour moi n'est pas indifférent :
Car si l'un d'eux rappelle à ma mémoire

Un écrivain, un sage, une victoire,
Leur souvenir me récrée en marchant.
Mais de nos saints la longue litanie,
Patrons chéris de vos dévots aïeux,
Ont des passants trop fatigué les yeux;
Donnons leur place aux talents, au génie.
Pluche, Colbert, d'Ablancourt et tant d'autres,
Reims, de ta ville orneraient un quartier
Mieux que saint Loup, saint Gille ou les apôtres.
De tes savants fais un calendrier,
Voilà mes saints. Que l'une de tes plaques
Aux étrangers nomme les frères Jacques,
Ils salueront les rivaux de Goujon;
Salueront-ils saint Jacque leur patron?

— Ces deux Rémois sur la place Saint-Pierre
Avaient chacun leur modeste atelier.
L'aîné prit femme et n'eut point d'héritier.

L'autre voulant, s'il se peut, être père,
Sans à l'Hymen livrer sa liberté,
Chargea l'Amour de régler cette affaire :
Ce dieu lui fit présent d'une beauté
Dont un prélat se serait contenté.
Neuf mois après, la belle, avec mystère,
Donna le jour à la jeune Isabeau,
Fille en tout point ressemblant à sa mère.
Ce bel enfant mit sa mère au tombeau.
Jacque longtemps en fut inconsolable.
Chez les époux le deuil a quelques pleurs,
Chez les amants il est vif et durable;
Isabeau seule allégea ses douleurs.
Il la voyait, dès ses jeunes années,
Dans l'atelier rire, jaser, grandir,
Et sous ses yeux occuper ses journées
A se créer quelque nouveau plaisir.
Lui, se jouant des marteaux et des limes,

Changeait en pierre et la Vierge et les saints;
C'était merveille : et déjà les minimes,
Les cordeliers et les dominicains
De saints de marbre avaient peuplé leurs niches.
Les capucins, plus humbles ou moins riches,
Se contentaient de les avoir en bois.
Il fit pour eux le Dieu mort sur la croix,
Et ce chef-d'œuvre attira la pratique
Aux capucins aussi bien qu'au sculpteur.
Dès ce moment chaque couvent se pique
D'avoir un christ aussi beau que le leur.
De crucifix Jacque tenait boutique
Pour tous les prix et de toute grandeur.
Les plus petits amusaient Isabelle;
L'enfant Jésus couchait souvent près d'elle,
C'était pour elle un vrai jouet d'enfant.
De ses chiffons elle habillait la Vierge,
Sans se douter qu'un jour dévotement

A sa poupée elle offrirait un cierge.
Chaque âge amène en nous un changement :
Fille à cinq ans ne veut qu'une poupée;
Coudre et broder sont ses jeux à dix ans;
Mais l'âge arrive où des joujous d'enfants
Fille ne peut avoir l'âme occupée.
Parents, veillez sur cet objet charmant :
D'un léger bruit votre oreille est frappée?
N'en doutez point, courez, c'est un amant.
Mais contre lui blanchira votre épée,
Il en rira; l'Amour est contre vous.
Dans ce danger, prenez vite un époux,
C'est, croyez-moi, le parti le plus sage.
Notre Isabelle avait atteint cet âge
Où le parler de l'Amour est si doux.
Le père encor ne cherchait point un gendre :
A ce devoir tard il se voulait rendre;
Sur cent maris croyant avec raison

Que, par hasard, il s'en rencontre un bon.
Mais pour amant, sans consulter son père,
La fille avait fait choix d'un écolier,
Non de ceux-là qu'on mène à la lisière;
Le sien était un jeune bachelier,
Maître en amour et cherchant écolière.
Edmond, logé vis-à-vis l'atelier,
N'eut pas plutôt aperçu notre belle,
Qu'un doux regard, lancé par Isabelle,
Est renvoyé par les yeux amoureux
Du bachelier. De là double incendie.
Or, les voilà qui tourmentent leur vie
Pour se brûler encor de plus de feux.
Soir et matin l'amant à sa fenêtre
Se désolait tant qu'il n'eût vu paraître
A son balcon celle qui de son mieux
Lui renvoyait caresse pour caresse.
Les jours de fête étaient jours plus heureux.

L'un près de l'autre assis pendant la messe,
L'office entier ils marmottaient tout bas
Propos d'amour que l'on n'entendait pas :
Jacque eût juré qu'ils disaient leurs prières.
Ces doux moments ne leur suffisaient guères :
Que deux amants aient pour parler d'amours
Des mois entiers, ces mois seront trop courts.
Ceux-ci n'avaient qu'une heure par semaine,
Rarement plus, à moins que le doyen
D'un long sermon n'allongeât l'entretien.
D'une autre part la contrainte et la gêne
Dans le saint lieu déterminent l'amant
A demander qu'Isabeau lui permette
De l'aller voir, alors que Jacque absent
Tous deux pourraient se parler librement :
« Les crucifix que chez vous on achète,
Lui disait-il, ont la langue discrète ;
Au lieu qu'ici je ne vois que des gens

Qui plus dévots n'en sont que plus méchants,
Et je les crains par-dessus toute chose. »
Notre Isabelle, à ce qu'on lui propose,
Consent enfin, de peur des médisants.
Jacque souvent s'absentait, et la belle
A son amant qui faisait sentinelle
Ouvrait la porte, et plus ou moins longtemps
L'Amour était le maître de céans.
C'était à qui parmi les deux amants
Aurait pour lui le plus d'obéissance.
Qui suit ses lois et qui l'a pour conseil,
Goûte un bonheur à nul autre pareil;
Mais il n'est pas le dieu de la prudence:
Tout au rebours il ne redoute rien,
Et des amants est fort mauvais gardien.
Un soir qu'Edmond et la jeune écolière,
Le père absent, prenaient une leçon
Du dieu charmant qui commande à Cythère,

Jacque à grand bruit fait gémir la maison.
« Dieu ! c'est mon père. Où vous cacher, Edmond ?
Ah ! s'il vous voit, redoutez sa colère,
Elle est terrible. » A ces mots, le marteau
A de trois coups retenti de nouveau.
« Sèche tes pleurs, ô ma chère Isabeau !
S'écrie Edmond : cours ouvrir à ton père,
Dans l'atelier je vais me mettre en croix.
Parmi les christs il ne saura dans l'ombre
Me reconnaître ; un de plus dans le nombre
Importe peu. Cette nuit, à ta voix,
Je veux sans bruit que l'un d'eux ressuscite.
Mais le temps presse, à ton père ouvre vite ;
Donne avant tout un baiser, et je cours
Parmi les christs rendre grâce aux amours. »
Tout en parlant l'amant se déshabille,
Et, sous sa croix cachant son mobilier,
Prend place au fond de l'obscur atelier.

La porte s'ouvre : « Eh! pourquoi donc, ma fille,
Tardez-vous tant? dit Jacque avec humeur.
Que vont penser notre abbesse et sa sœur
Que vous laissez comme moi dans la rue
Une heure entière à faire le pied de grue?
Il se fait nuit; prenez un chandelier
Et conduisez nos sœurs à l'atelier.
Voici ma sœur l'abbesse carmélite
Qui veut un christ. » La fille est interdite
A ce discours; mais, crainte de soupçon,
Elle obéit en priant pour Edmond
Et maudissant l'abbesse et ses emplettes.
Celle-ci donc, ayant mis ses lunettes,
Dans l'atelier entre avec Isabeau.
Voilà nos sœurs promenant le flambeau
Sur tous les christs; nul n'échappe à leur vue.
Il faut choisir; et déjà mainte fois
Chacune avait, sans pouvoir faire un choix,

Des crucifix fait la sainte revue,
Lorsqu'en un coin, un christ mis à l'écart
De la novice a frappé le regard.
« Venez, ma mère, approchez la lumière
De celui-ci, voilà bien votre affaire.
Comme il est beau! que son visage est doux!
C'est là le dieu qu'il faut au monastère.
Je vous réponds que chacune de nous
Dévotement lui fera sa prière. »
L'abbesse ayant, sur l'avis de sa sœur,
Examiné le corps et la figure
Du jeune Christ, appelle le sculpteur:
« Ceci, dit-elle, est beau comme nature,
C'est un chef-d'œuvre, et qui vous fait honneur;
Mais il est nu: vous auriez dû, mon frère,
Mettre à mi-corps un léger vêtement.
Je l'aurais pris s'il eût été décent. »
Jacque, étonné, s'approche et considère

Le pauvre amant qui contrefait le mort.
« C'est vrai, dit-il, je confesse mon tort;
Quand je l'ai fait j'avais trop bu, je pense;
Mais mon ciseau, pour nous mettre d'accord,
Aura bientôt corrigé l'indécence. »
Disant ces mots il s'armait d'un ciseau,
Lorsque le Christ, que la peur ressuscite,
Debout se lève et soudain prend la fuite.
En se sauvant il éteint le flambeau,
Et, grâce à l'ombre, échappe sans obstacle.
Dans leur effroi, nos deux sœurs à genoux
Ne cessaient point de crier au miracle.
« Miracle, soit, dit le père en courroux,
Mais, Isabeau, ce miracle m'éclaire;
Comme nos sœurs mettez-vous en prière,
Et dès demain je vous cherche un époux.

XIV.

Le Scrupule d'un Comptable.

Un caporal, un jour à la taverne,
Après avoir en comptable loyal
Fait le décompte à ceux dont la giberne
Porte, dit-on, bâton de maréchal,
Dit au dernier : « Conscrit, buvons rasade,
Et puis comptons tous les deux et sans bruit.

Neuf avec six font quinze et trois dix-huit;
Je pose huit... Tout autre, camarade,
Retiendrait un; moi je ne retiens rien;
Prends tes huit sous.—Grand merci, mon ancien,
Dit le conscrit; pour compter, l'heureux grade
Que caporal! —Va, dit l'autre joyeux,
Notre major sait compter encor mieux. »



XV.

Le Prédicateur Ennemi de la Foule.

En chaire, un jour, certain prédicateur[1],
A vingt dévots pour lesquels il s'enroue,
Disait : Je veux que monsieur Bourdaloue,
Qui, l'an dernier, a touché votre cœur,

[1] Le prédicateur d'Harrouis, prêchant dans la cathédrale de Rouen.

Pour ses sermons mérite qu'on le loue;
Mais l'orateur véhément et pieux
N'en mit pas moins le désordre en ces lieux.
Pour l'écouter, et la mère et la fille
Abandonnaient le ménage et l'aiguille;
Le magistrat désertait le palais;
Et le marchand, contre ses intérêts,
A leur exemple avait clos sa boutique.
Que vous dirai-je? Enfin sous ce portique
S'entre-poussait tout un peuple en émoi.
Mais cette année il est bien doux pour moi,
Malgré l'envie obstinée à me mordre,
D'être certain que chacun est chez soi,
Et qu'à ma voix tout est rentré dans l'ordre.

XVI.

L'Agilité.

Madame Alix, jeune et belle fermière,
En s'élançant sur un trop haut coursier,
Fit voir à Jean, qui tenait l'étrier,
Ce qui pour lui devait être un mystère.
Il en riait : quand la leste beauté,
Croyant que l'autre admire son adresse :

« Que dis-tu, Jean, de mon agilité?
L'as-tu bien vue? — Oh! oui, notre maîtresse,
Répond le gars, et très-bien, Dieu merci!
Mais j'ignorais qu'on l'appelât ainsi. »



XVII.

Le Faucon.

Ducs et marquis peuplaient jadis leur cour
De damoiseaux, enfants de haut lignage,
Qui d'obéir faisaient l'apprentissage
Pour mériter de commander un jour.
Dans les combats, près du seigneur, le page
N'avait qu'un maître ; au château de retour,

Ce serviteur, au cœur jeune et novice,
Passait les jours dans un double service,
Pour second maître ayant encor l'Amour.
Ce maître-là souvent a maint caprice,
Il est fantasque, impérieux, grondeur,
Mais de sa bouche un seul mot de douceur
Fait oublier l'humeur et l'injustice.
Oh! qu'il est doux cet âge du bonheur!
Je l'ai passé ce temps de l'esclavage:
Mais en lisant cette histoire d'un page,
Ainsi que moi peut-être mon lecteur
Se souviendra des jours de son jeune âge.

Avant d'entrer sur le sol champenois,
Le voyageur, qui de Soissons chemine
Aux murs de Braîne, admire la colline
Qui porte encor, au milieu de ses bois,
D'un vieux château l'imposante ruine.

C'était toujours sur le sommet des monts
Que se nichaient, ainsi que des aiglons,
Ces fiers barons qui partageaient la France.
Dans ce donjon que le temps a noirci,
Un descendant de nos Montmorency
Sous Henri deux fixa sa résidence.
Jamais seigneur n'aima plus la dépense :
Tout s'y trouvait, chevaux, meutes, faucons,
Jeunes beautés et jeunes échansons,
Tous les plaisirs des champs et de la ville.
Notez encor qu'à ses désirs facile
L'Hymen avait conduit dans ce séjour
Femme accomplie, et telle que l'Amour
Soir et matin l'enviait à son frère.
Mais la duchesse, à tout amant contraire,
N'aimait personne, excepté son époux.
Ce n'était pas une tendresse extrême :
Chacun de nous sait comme en France on aime,

Après un an, le mari le plus doux.
Le petit dieu qui commande à Cythère
S'en courrouçait et brûlait de ses feux
Un jeune page aussi beau qu'amoureux,
Faisant sur lui retomber sa colère.

Depuis six mois, en secret consumé,
Le pauvre amant à cet objet aimé
N'avait osé parler de sa souffrance :
« Est-il mortel plus malheureux en France?
Dit-il, je meurs, et crains d'avoir recours
Au médecin qui peut sauver mes jours.
Et pourquoi craindre? En rompant le silence,
L'aveu des maux que souffre un malheureux
Peut amollir ce cœur trop orgueilleux. »
Prêt à parler, notre jeune amoureux
N'attendait plus que le moment propice.
Ce moment vint : l'Amour, toujours complice,

Quand il s'agit de tromper un époux,
A d'un tournoi fixé le rendez-vous.
Le duc s'y rend en pompeux équipage;
Mais Lusignan, c'était le nom du page,
Au premier vent qu'il a de ce départ,
Se met au lit et feint d'être malade.
Il fallait voir vraiment avec quel art
Il sanglottait à chaque camarade
Qui le plaignait au moment des adieux.
La troupe armée est déjà loin des yeux.

Après deux jours de feinte maladie,
Il est debout et court plein de santé;
Je faux : le mal qui tourmente sa vie
Est trop réel, quoique la Faculté
Parmi ses maux ne l'ait jamais compté.
Ce doux moment après lequel le page
Tant soupirait, l'heure enfin de parler

Sonne au château : le voyez-vous voler
Jusqu'à la porte, et là, perdant courage,
Sans voir sa dame à pas lents s'en aller.
Mais à son sort l'Amour qui s'intéresse
Le pousse un jour jusque chez la duchesse.
Elle était seule : et Lusignan tremblant
A sa pâleur semble un convalescent.
Avec bonté la dame à côté d'elle
Le fait asseoir, et lui témoigne un zèle
Propre à calmer l'effroi du pauvre amant.
Le vermillon reparaît sur la joue
Où la duchesse a promené sa main :
« Votre santé, dit-elle, je l'avoue,
Depuis longtemps me cause du chagrin.
Cet air rêveur plus encor m'inquiète :
N'auriez-vous pas quelque peine secrète?
Dites-le moi. Votre âge aime les jeux,
Vous les fuyez ; et malgré ma défense,

Seul à l'écart évitant ma présence,
Dans ce château vous vivez en chartreux.
Parlez sans feinte. » Heureux d'ouvrir son âme,
Le page dit : « Votre bonté, madame,
Me touche au vif. Un ami malheureux
Le jour, la nuit occupe ma pensée.
Depuis six mois il aime éperdûment
Une beauté : mais ce timide amant
Dès qu'il la voit a la langue glacée,
Et n'ose point parler de son tourment.
Que doit-il faire ? ah ! j'en ai l'assurance,
Il va mourir, s'il s'obstine au silence.
— Mon avis est, dit la dame aussitôt,
Pour le guérir de son double délire,
Celui d'aimer et de n'oser le dire,
Qu'il aime ailleurs, ou qu'il parle au plus tôt.
— Aimer ailleurs ? Oh ! non ; celle qu'il aime,
Reprit le page, est trop belle à ses yeux :

Taille divine, air noble et gracieux,
Si je l'en crois c'est une autre vous-même:
Mais elle est fière, il a craint son courroux.
—Vaine frayeur, repartit la duchesse,
Car le parler de l'amour est si doux
Que votre ami de sa belle maîtresse
Aura merci, j'en ferais la promesse.
—Eh bien, je suis cet ami malheureux,
Dit Lusignan, et vous devez, madame,
Me pardonner si mon cœur amoureux
Ose à genoux vous déclarer sa flamme.
Si mon amour peut offenser votre âme,
Je suis coupable, ordonnez de mon sort;
J'attends ma grâce ou l'arrêt de ma mort.»
A ce discours la noble châtelaine
Soudain se lève, et d'une voix hautaine
Commande au page à l'instant de sortir.
« Bientôt le duc aura fait son voyage:

Mon premier soin sera de l'avertir
Du zèle ardent que lui montre son page.
Sortez, dit-elle, et ne paraissez plus.
—Vous obéir, dit Lusignan confus,
Fut et sera toujours ma loi suprême.
Si, malgré moi, par un fatal aveu,
J'ai pu blesser celle que mon cœur aime,
De la venger je prendrai soin moi-même :
Dans quelques jours vous me plaindrez; adieu. »

Disant ces mots, il quitte la duchesse,
Se met au lit, et forme le dessein
De fuir le jour et de mourir de faim ;
Deux jours entiers, fidèle à sa promesse,
L'amant s'obstine à pleurer et jeûner.
D'abord la dame avait de badinage
Traité ce vœu : mais enfin son courage,
Qui va croissant, commence à l'étonner.

Dans le château la prompte renommée
A publié que, du tournoi vainqueur,
Le duc revient, escorté d'une armée
De chevaliers témoins de sa valeur.
Avec fracas déjà le pont s'abaisse
Pour l'écuyer qui vient à la duchesse
De son époux annoncer le retour.
L'ordre est donné de fêter ce grand jour.
Lusignan seul dans ce séjour ne veille
Que pour pleurer, quand au pied de son lit
Une voix douce a frappé son oreille :
A cette voix le page tressaillit;
Il se soulève, et, voyant sa maîtresse :
« Mes yeux, dit-il, ne me trompent-ils pas ?
Eh quoi ! j'aurais, aux portes du trépas,
Le doux plaisir de vous revoir, duchesse !
— Cessez, dit-elle, un discours qui me blesse,
Je vous l'ai dit. Lusignan, levez-vous !

Venez servir aujourd'hui mon époux;
Nous l'attendons. Je tairai vos offenses,
Si le devoir ainsi que mes instances
Peuvent enfin vous rendre à la raison. »
En soupirant le page lui répond:
« Combien! madame, à mon cœur il en coûte
A tous mes torts de joindre un tort nouveau!
Bientôt la mort, qui creuse mon tombeau,
Mieux que le duc vous vengera sans doute:
Mais laissez-moi me flatter en mourant
Qu'au souvenir du plus fidèle amant
Vous daignerez accorder quelques larmes. »
De Lusignan la voix pleine de charmes,
Cette pâleur, gage de son amour,
Ses traits charmants, son respect, sa jeunesse,
Tout conspirait à vaincre la duchesse,
Quand la trompette a du haut de la tour
De son époux proclamé le retour.

Elle descend, et court à la grand'porte
Fêter le duc et sa brillante escorte.

L'on a servi : nos joyeux chevaliers
De vin mousseux arrosent leurs lauriers.
Le duc en vain des yeux cherchait son page.
Le repas fait, lorsque pour le jardin
Chacun quittait la salle du festin,
La dame à part prend le duc et l'engage
A visiter le page qu'il chérit.
« J'y vais aller, dit-il, car son absence
Tout le dîner occupait mon esprit. »
Chez lui tous deux montent en diligence.
Le duc, frappé de l'extrême pâleur
De Lusignan, sur son mal l'interroge.
L'autre d'abord se répand en éloge
Sur les bontés qu'a pour lui son seigneur;
Et puis, mettant une main sur son cœur :

« Tout est fini; la douleur qui m'oppresse
Je le sens bien, ne se peut soulager.
— Duc, il vous trompe, interrompt la duchesse;
Çà, Lusignan, avant que je confesse
La vérité, promettez de manger.
— Vous obéir fut toujours mon envie,
Mais à manger je ne puis consentir.
— Eh bien, sachez, il faut que je le die,
Que le jour même où vous deviez partir
Son mal n'était que feinte maladie.
Que dans ma chambre entrant le lendemain.....
— Dans votre chambre! et qu'y venait-il faire?
— Vous le saurez; Lusignan, pour me taire,
Répondez-moi, mangerez-vous enfin?
— Un jour de plus qu'importe que je vive,
Dit Lusignan, ma blessure est si vive
Que sans miracle on ne peut la guérir :
Laissez en paix un malheureux mourir. »

Par tant d'amour la dame est attendrie;
Son but était d'effrayer Lusignan,
Et, s'il se peut, de le rendre à la vie
Sans consentir aux vœux de son amant.
Mais tout à coup, changeant de sentiment:
« Duc, apprenez, puisqu'il faut vous le dire,
Que Lusignan voulait votre faucon.
A ce dessein j'opposai la raison;
Mais sur le page elle n'eut point d'empire,
Et depuis lors ce jeune damoiseau
S'en va mourir s'il n'obtient votre oiseau.
— Quoi! dit l'époux, ce n'est que ça, madame;
J'en aurais cent qu'à mon cher Lusignan
Il eût fallu les donner sur-le-champ.
De ce refus mille fois je vous blâme.
— Vous l'entendez, Lusignan, levez-vous,
Je vous promets l'oiseau de mon époux. »

De Lusignan figurez-vous l'ivresse,
Ami lecteur, quand la bonne duchesse,
Peut-être moins pour tenir sa promesse
Que par amour, lui fit le lendemain
Don de l'oiseau dont il avait si faim.



XVIII.

Le Solécisme.

A cette époque où vers le pédantisme
Le peuple docte était si fort enclin,
Que tel savant d'un péché libertin
Se courrouçait moins que d'un solécisme,
Cujas, à Bourge, interprète des lois,
Voyait courir maint élève à sa voix.

Le maître absent, l'Amour tenait école
Dans sa maison; et ce nouveau docteur,
Non moins subtil, voyait à sa parole
Courir aussi plus d'un jeune auditeur.
Un jour sa fille, on la nommait Thérèse,
Comptant à peine un an par-dessus seize,
Sur son châlit avec un bachelier
Était au bout de sa troisième thèse,
Quand le père entre et surprend l'écolier.
Lui, pour ses jours prêt à demander grâce :
« Je disais bien, Thérèse, qu'il fallait
« Que j'aille au droit.–Dites donc que j'allasse,
« Répond le maître. Ignorant, qui mettait
« Un Subjonctif au lieu d'un Imparfait! »

XIX.

Le Paradis.

J'ENTENDS bien dire à de malins esprits
Que c'est la peur de Satan et des flammes,
Chez les chrétiens, qui mène au ciel les âmes,
Et non l'attrait qu'on goûte en paradis :
Mais moi, qui suis aux dévots charitable,
Je crois l'amour dont leur cœur est épris

Au moins égal à la frayeur du diable.

Un fabricant nommé Bernard Lebon,
Homme fort simple et vivant d'oraison,
Du paradis avait si grande envie
Qu'il en séchait. Sans cesse de ses vœux
Il fatiguait et les saints et Marie
Pour avoir place un jour à côté d'eux;
Et même au lit, au porte-clefs saint Pierre
Il marmottait une longue prière
Que lui vendit un rusé capucin.
Aller au ciel par le plus court chemin
N'est pas aisé : l'Église offre des guides
Dont nous payons les pas dévotement.
Du saint argent les moines sont avides,
Et le Rémois ne plaignait pas l'argent.
Bref, pour avoir entrée au firmament
Il eût donné négoce et patrimoine,

Même sa femme. On me dira qu'un moine
Des dons eût pris la moitié seulement,
Laissant la femme encor qu'elle fût belle.
Je n'en crois rien : tout ce qu'on lui donnait
Et souvent plus, un moine le prenait.

Six ans étaient que la triste Isabelle
Portait le nom de Madame Bernard,
Mais des plaisirs que l'hymen préconise
Elle avait eu, dit-on, si faible part
Qu'au paradis pour vierge on l'aurait prise,
Ou peu s'en faut. Le trop dévot mari
Ne lui parlait jour et nuit que des anges,
Des chérubins au visage fleuri,
De saint Michel, son ange favori,
Dont il aimait à chanter les louanges :
Le bon Bernard avait peur de l'enfer,
Et le vainqueur de l'affreux Lucifer

Était pour lui le premier des archanges.
L'esprit au ciel, dès qu'il était couché,
Il s'appliquait, soit à compter les vierges
Du paradis, soit à vouer des cierges
Pour que du lit il sortît sans péché.
A ses côtés la dolente marchande
Avait un saint, et tel que la légende
N'en comptait pas de plus sanctifié.
Sa sainteté ne se faisait scrupule
Des longs soupirs de sa triste moitié,
Qui se tournait la nuit, c'était pitié.
Fi! d'un mari si dévot et crédule.
Jeunes beautés qui cherchez des époux,
Chez nos Bernards n'entrez point en ménage
Si vous voulez goûter en mariage
Ce que l'hymen a pour vous de plus doux;
Ou bien suivez l'exemple d'Isabelle
Qui d'un mari n'ayant qu'un faux semblant,

Prit un galant. Il en est qui mieux qu'elle
Ayant l'époux prennent aussi l'amant.

Pour mieux vaquer à ses longues prières
Bernard laissait le soin de ses affaires
A Victor Blin, jeune et discret commis,
Qui, bien rasé, toujours propre et bien mis,
Menait de front l'amour et la fabrique.
Le jour entier il courait la pratique,
Vendait, payait, surveillait l'ouvrier;
Et quand le soir avait clos l'atelier
Près d'Isabelle, à l'attendre fidèle,
Il accourait, et passait auprès d'elle
De doux moments, mais qui duraient trop peu.
Bernard un soir étant à prier Dieu,
Notre amoureux fit promettre à sa belle
Qu'il aurait place en son lit cette nuit :
« Chez moi, dit-elle, il faut entrer sans bruit,

« Car mon mari de la chambre voisine
« Pourrait entendre : adieu, jusqu'à minuit. »
De Blin la joie aisément se devine.
Comme il sortait, l'époux rentre, et joyeux
Montre à sa femme un chapelet d'ébène
Qu'un frère lai du couvent des chartreux,
Pour dix écus, lui vendit non sans peine :
« Ces grains, dit-il, sont du bois de la croix
« De saint André. Cette croix bien connue
« Du paradis doit m'obtenir la vue,
« Si chaque nuit, au moins pendant un mois,
« J'ai récité mon chapelet dix fois :
« Dix fois sans faute et sans qu'un grain s'oublie.
« —Vous êtes fou, mon cher Monsieur Lebon,
« Reprit la femme ; et certe à Charenton
« Il est des gens moins atteints de folie.
« Car, entre nous, est-ce donc pour prier
« Qu'un lit est fait? encor moins pour veiller?

« J'y veux dormir. Aussi, ne vous déplaise,
« Un lit de camp est dans ce cabinet ;
« Là, vous pourrez, seul, et tout à votre aise,
« Y défiler votre long chapelet.
« — Soit, dit l'époux, je serai moins distrait. »

Dans les couvents minuit sonnait à peine,
Que Victor entre, et marche à petits pas
Vers Isabeau qui, lui tendant les bras,
Ainsi que lui retenait son haleine.
Heureux amants, goûtez bien un plaisir
D'autant plus doux qu'on le prend en cachette.
Mais, Isabeau, modérez ce soupir,
Et s'il se peut, soyez donc plus discrète.
J'entends craquer l'amoureuse couchette :
Vous oubliez qu'une faible cloison
Est entre vous et le voisin qui prie,
Et que vos jeux troublent son oraison.

Bernard enfin s'interrompt et lui crie :
« Femme, as-tu donc, dis-moi, le diable au corps,
« Pour t'agiter d'une façon pareille ?
« A n'ouïr pas je fais de vains efforts ;
« Mais dès qu'au bruit j'ai pu fermer l'oreille,
« Une secousse, en ébranlant mon lit,
« Vient, malgré moi, distraire mon esprit.
« Si bien qu'enfin, le dirai-je à ma honte?
« De mes pater je ne sais plus le compte.
« Finiras-tu ce vacarme maudit?
« — O mon mari, prenez part à ma joie,
« Répond la femme, et n'ayez pas regret
« D'avoir perdu peut-être un chapelet.
« Priez plutôt le ciel qu'il vous envoie
« Contentement si doux que même encor
« En vous parlant je me sens tout émue.
« A peine au lit j'invoquais saint Victor,
« (Car votre exemple et vos vœux m'ont vaincue)

« Qu'il est venu d'un air doux et benin,
« Du paradis me montrer le chemin.
« Mais sur la route il est si peu d'obstacles,
« Qu'en vérité je crois que sans miracles
« Les bons maris pourraient toutes les nuits
« Avec leur femme aller en paradis. »



XX.

Le gros Dogue et le petit Chien.

Reims eut jadis son école de droit :
Les écoliers de Cujas et Barthole
Sont dans cet âge où, sans maître d'école,
Chacun sait faire et lancer un exploit,
Exploit galant, qui se donne en cachette
Et que sous main reçoit femme ou fillette

Sans avertir, j'en ferais le pari,
L'une sa mère, et l'autre son mari.

Un écolier propre et d'humeur courtoise
S'était épris d'une dame rémoise
De haut état. Jeunesse, esprit, beauté,
Tout se trouvait chez la charmante Élise,
Que rehaussait encor la qualité;
Car son mari du titre de marquise
L'avait dotée. Il est vrai que l'époux
Était grondeur et quelque peu jaloux;
Il était vieux. Mais quand la femme est sage,
Noble ou bourgeoise, elle prend un amant,
Fait bon ménage et chacun est content.
Élise avait trop d'esprit en partage
Pour refuser d'écouter la raison :
Le jeune clerc, à la bouche de rose,
Plaida si bien qu'il sut gagner sa cause;

La paix dès lors régna dans la maison.
Tous deux savaient qu'amour veut du mystère;
Que le bonheur fait envie aux méchants;
Que tels sont pris pour fort honnêtes gens
Qui n'ont pas craint de perdre des amants;
Le frère même est jaloux de son frère.
Aussi Léon, notre jeune amoureux,
Pour voir sa belle et tromper tous les yeux,
Avait recours à plus d'un stratagème.
J'en rapporte un qui m'a paru plaisant.

Le soir venu, quand l'honnête marchand
Ferme boutique et, prenant son Barême,
Fait le calcul de ses profits du jour,
Notre écolier, averti par l'amour,
Venait japper à la porte d'Élise :
Vous eussiez dit la voix d'un petit chien.
La chambrière, une femme de bien,

Et que pour sainte en tous lieux on eût prise,
A ce signal ouvrait, et par la main
Menait l'amant, qui le long du chemin
Ne disait mot. Au lit même prudence :
Tout s'y passait dans l'ombre et le silence,
Sauf toutefois plus d'un soupir d'amour
Que les baisers rendaient encor plus sourd.

Près de l'hôtel qu'habitait la marquise
Logeait Alfred, autre élève de droit,
Bon compagnon, à tous les jeux adroit,
Fier, et cherchant mainte haute entreprise.
A la marquise il adressa ses vœux,
Mais sans succès : soit que notre Rémoise
Eût le cœur pris, ou comme une bourgeoise
Se contentât pour un seul amoureux ;
Soit autre chose ; avec douce parole
On renvoya cet amant à l'école.

Alfred chez lui vint cacher son chagrin.
De là ses yeux étaient fixés sans cesse
Sur la maison d'où sortait sa maîtresse,
Pauvre honteux prêt à tendre la main ;
Car un amant, quel que soit son destin,
N'est, après tout, fût-il né sur le trône,
Qu'un mendiant à qui l'on fait l'aumône.
Alfred, un soir, étant à son balcon
Voit un jeune homme entrer seul dans la rue ;
A sa démarche il reconnaît Léon,
Qui, d'un pas lent, rasant chaque maison,
Va tour à tour les passer en revue.
Mais à l'hôtel, qu'il semblait avoir fui,
L'ami revient, s'arrête avec mystère,
Puis il l'entend japper d'une voix claire ;
La porte s'ouvre et se ferme sur lui.
« Oh! oh! dit-il, tout s'explique aujourd'hui,
« Et les rigueurs qu'a pour moi la marquise

« Et les dédains de mon rival heureux.
« Mais en amour si la ruse est permise
« Employons-la pour les tromper tous deux ;
« C'est double gain. La marquise est trop bonne
« Pour m'en vouloir quand j'aurai réussi ;
« Car en son cœur femme aisément pardonne
« A qui vous aime et qui vous trompe ainsi. »
Le lendemain, ayant devancé l'heure,
Sous la fenêtre où vint japper Léon,
Il jappe aussi. La servante à ce leurre
Se laisse prendre, et conduit sans soupçon
Le faux Léon au lit de sa maîtresse.
Alfred, pressé de prouver sa tendresse,
Prend des baisers qui ne sont pas pour lui,
Et sans scrupule il laisse la marquise
Lui prodiguer, il est vrai par surprise,
De ces douceurs que paierait un mari.
Tout souriait au désir de ce traître,

Lorsque Léon, fidèle au rendez-vous,
Vient à son tour japper sous la fenêtre.
L'âme occupée à des plaisirs si doux,
Notre marquise y prêta peu l'oreille.
Quant à Nanon, que l'aboiement réveille,
Elle se dit : « Que veut donc ce fripon
« Qui de ses cris étourdit la maison?
« Suis-je une garde aisément qu'on abuse?
« Passez, mon cher, on n'entre point ici.
« Vous eussiez dû, pour employer la ruse,
« Attendre au moins que Léon fût parti. »
Le faux Léon, que le bruit épouvante,
Rend grâce aux dieux, voyant qu'on n'ouvrait pas;
Mais, ennuyé d'une si longue attente,
Le vrai Léon, qui croit que la servante
Est endormie, ou qu'il jappe trop bas,
Prend d'un roquet la voix claire et sonore,
Et frappe l'air d'un aboiement aigu.

Pour cette fois Alfred était perdu :
Il craint l'éclat de celle qu'il adore :
Chez elle enfin s'est fait jour le soupçon.
D'abord la voix, puis quelque autre raison
Dont, en cherchant à s'en rendre bien compte,
La Champenoise éprouvait quelque honte,
Viennent jeter le trouble en son esprit.
Pour éclaircir cet étrange mystère,
Elle veut donc sonner sa chambrière,
Quand l'écolier, d'un bond sortant du lit,
A deux battants court ouvrir la fenêtre.
Léon, pensant qu'Élise va paraître,
Lui fait, Hap! hap! Mais l'autre, avec humeur,
Haussant la voix comme un dogue en fureur,
Répond : Hop! hop! «Celui-là parle en maître,
« Se dit Léon. Ami, je te comprends,
« Les petits chiens sont chassés par les grands,
« C'est juste, adieu. » J'ignore ce qu'Élise

Dit, se voyant ainsi changer d'amant.
Bien que le sexe aime le changement,
Encor veut-il les choisir à sa guise.
Sans doute Alfred valait l'autre amoureux;
Le choix était fort difficile entre eux :
Tous deux l'aimaient, leur preuve était acquise.
Le mieux était de les garder tous deux,
Et c'est aussi ce que fit la marquise.



XXI.

Qui nourrira l'Enfant?

Dans son enclos, grimpé sur un poirier,
Jean de ses fruits remplissait un panier.
Passe un galant, d'humeur vive et légère,
Parlant d'amour à fille de vingt ans.
Quand le parler sourit à deux amants,
Et que le lieu leur paraît solitaire,

Ils sont bien prêts du moment de mieux faire.
Sur le gazon le couple va s'asseoir :
Ils folâtraient précisément sous l'arbre
Qu'habitait Jean. Lui, plus muet qu'un marbre,
Est tout oreille, et tout yeux pour les voir.
L'amour est doux; mais parfois il amène,
Neuf mois après, plus d'un regret cuisant.
Lise trop tard s'en tourmente, et, pleurant,
Dit à l'ami : « Qui nourrira l'enfant
« Que tu m'as fait?—Ne t'en mets pas en peine,
« Va, c'est celui qui de là-haut nous voit, »
Répond l'amant, montrant le ciel du doigt.
« Moi! cria Jean, vous me la baillez bonne :
« J'ai bien assez, sans prendre ce surcroît,
« De nourrir ceux que ma femme me donne. »



XXII.

La Culotte des Cordeliers.

Veufs ou garçons, si l'hymen vous enflamme,
C'est sur la dot que vous portez les yeux,
Jetant à peine un regard sur la femme
Dont les vertus doivent vous rendre heureux.
Oh! quelle erreur de croire en mariage
Qu'argent fait tout. Aussi dans leur ménage

Combien d'époux qui se mordent les doigts!
A les compter j'aurais perdu la voix :
Ils sont aux champs, ils ont peuplé la ville;
Et c'est chez eux que les malins Amours
Ont de tout temps fait leurs plus jolis tours.
J'en vais citer un exemple entre mille.

Une Rémoise, après un an d'hymen,
Prit pour amant un jeune et beau blondin.
De tant d'attraits la belle était pourvue
Qu'il était foule au logis de galants.
Pour se venger d'avoir été vendue
A sire Arveuf, le plus laid des marchands,
Claire, un matin, sans dispenses de Rome,
A son mari joignit un galant homme.
Femme qui joue à ce jeu d'amoureux,
Jeu si plaisant, mais souvent dangereux,
Doit être adroite, et Claire était rusée.

A bien mentir, chose assez malaisée,
Elle excellait. Sans crainte elle eût offert
Au plus malin de la prendre sans vert.
Arveuf n'avait que l'esprit du négoce,
Esprit étroit; mais, en fait de marchand,
C'est le meilleur. Plus d'un haut commerçant
Par trop d'esprit a mis bas son carrosse.
Pour obtenir même de faibles gains,
L'époux allait dans les marchés voisins,
Souvent à pied, bravant la canicule,
Ou les glaçons; et sans peur ni scrupule,
Des jours entiers il laissait au logis
Sa femme, habile à les mettre à profits.

Notre homme, un soir, en soupant, dit à Claire:
« Demain, je vais avec Jean, mon cousin,
« Jusqu'à Châlons, pour régler une affaire;
« N'oubliez pas de m'éveiller matin. »

Puis il se couche avant l'heure ordinaire.
Claire est ravie en songeant au plaisir,
Qui pour entrer n'attendait que l'absence
Du laid mari. Dans son impatience
Elle eût voulu déjà le voir partir :
Son cœur souffrait en l'écoutant dormir.
Aussi l'époux n'était qu'au premier somme,
Que brusquement, le tirant par le bras,
Elle lui crie : « Y pensez-vous, notre homme,
« D'être à cette heure étendu dans vos draps,
« Quand vous devez faire si longue route !
« Ne comptez plus avoir Jean, votre ami,
« Pour compagnon ; il est bien loin sans doute.
« C'est un malheur, nous avons trop dormi. »
L'autre, à la hâte, en s'habillant, murmure
D'être éveillé contre son gré si tard.
De Jean surtout il blâmait le départ.
Mais, en sortant, trouvant la nuit obscure,

Il va chez lui frapper à tout hasard.
Tandis qu'Arveuf sur la porte de chêne
Fait à grand bruit retentir le marteau,
Dans sa maison, et dans son lit, qu'à peine
Il a quitté, se glisse un damoiseau.
Chacun devine aisément que le page,
Par la servante averti du voyage,
Guettait l'instant de faire le mari.
Ces faux maris, au lit comme à la table,
Sont plus choyés que l'époux véritable.
Aussi Léon, le jeune favori,
Avait déjà reçu de sa maîtresse
Plus de baisers qu'Arveuf depuis un an,
Baisers d'amour qui sont d'une autre espèce,
Lorsque notre homme enfin réveilla Jean.
Mais celui-ci, entr'ouvrant sa fenêtre,
Dit en colère : « Au diable soit le traître
« Qui prend plaisir à troubler mon sommeil !

« Qui frappe?–Arveuf, ton compagnon de route.
« Pour t'éveiller, attends-tu le soleil ?
«–C'est vous, cousin? mais vous rêvez sans doute
« D'être sur pied avant qu'il soit minuit,
« — Comment, minuit ! reprit l'autre interdit,
« Quand au logis ma femme se dépite
« Qu'il est si tard, que tu dois être loin.
« — Allez, cousin, la rassurer bien vite
« Sur ce départ dont elle a trop de soin :
« Dormez encor, vous en avez besoin. »
Arveuf revient. Bientôt sa voix tonnante
Appelle à lui sa femme et sa servante,
Car les verrous à sa porte étaient mis.
« —Ciel ! sauvez-vous, dit la femme tremblante,
« Voici mon homme. En un coin du logis
« Courez, Léon, chercher une retraite. »
L'amant du lit sort en hâte et se jette
Dans le grenier, emportant ses habits,

Moins sa culotte. A de fâcheux oublis
La peur expose. On sait que dans Pergame
Un tendre époux, par la frayeur surpris,
Ne s'aperçut que loin de son logis
Qu'en se sauvant il oubliait sa femme.
Léon aussi se souvint, mais trop tard,
De sa culotte au pied du lit laissée.
Mais en rentrant, l'époux, par grand hasard,
Ne la vit point; il se couche, et Morphée
Bientôt le plonge en un profond sommeil.

Dès que du jour les clartés incertaines
Ont des travaux annoncé le réveil,
Arveuf s'habille, et, sans prendre conseil,
Met de l'amant les grègues pour les siennes.
Il sort, ayant ses jambes dans l'étui
Que le tailleur n'avait pas fait pour lui.
Léon, charmé de voir s'éloigner l'hôte,

Dont son oubli l'avait fait prisonnier,
Court demander le pardon de sa faute.
Claire sourit et lui donne un baiser.
Danger passé pour l'amour a des charmes :
Car plus un cœur aura senti d'alarmes,
Et plus aussi le contraste est frappant
Du mal souffert et du bonheur présent.
Léon, sur l'heure, en fit la douce épreuve.
Nos deux amants d'un mutuel amour
S'étant donné suffisamment la preuve,
Chacun se lève et s'habille au grand jour.
Fallut chercher la culotte oubliée.
Il s'en trouve une au pied du lit tombée :
Mais, ô douleur! c'est celle de l'époux.
« — Dieux! dit Léon, notre perte est certaine,
« D'Arveuf voici la chausse; il a la mienne.
« Plus d'espoir, Claire, et je tremble pour vous.»
Claire un moment est pensive et muette.

Femme, à bien moins, pouvait être inquiète.
Mais son esprit bientôt se réveillant :
« Eh bien ! docteur, dit-elle à son amant,
« Pour si grand mal n'est-il pas de recette?
« Vous vous taisez? Allons, rassurez-vous,
« Je sais remède à votre maladie;
« Et vous promets auprès de votre amie
« Des nuits d'amour et des jours aussi doux. »
Lors le chaussant des grègues de l'époux,
Les adieux faits, elle le congédie.

Claire ayant mis son corset des beaux jours,
Son mantelet, sa coiffe de dentelle,
Chaîne et croix d'or, enfin tous ces atours
Que tient pour plaire en réserve une belle,
S'en va frapper au couvent révéré
De Saint-François. Puis au bon père André,
Humble portier, faisant la révérence,

Elle lui dit d'un ton plein d'innocence :
« Frère, je viens avec un cœur fervent
« Vous demander votre saint ministère
« Pour un objet d'où mon bonheur dépend.
« Je suis épouse et voudrais être mère.
« Depuis deux ans il n'est saint de hauts lieux
« Qui n'ait été tourmenté de mes vœux ;
« Mais jusqu'ici nul ne m'est favorable.
« Quand ce matin une âme charitable
« Vint m'avertir qu'il était au couvent
« Un secret sûr pour avoir un enfant.
« Sûr et très-sûr, m'a dit cette dévote.
« C'est... Vous savez, frère, combien l'habit
« De saint François est chez nous en crédit !
« Vous le dirai-je enfin ? c'est la culotte
« D'un cordelier, qui, mise au pied du lit,
« En récitant certaine patenôtre,
« A la vertu de lever l'interdit.

« Par charité, permettez cette nuit
« Que je l'éprouve, et prêtez-moi la vôtre. »
Ayant ouï cet étrange placet,
Le cordelier, quoique simple et crédule,
Était confus, pensant qu'on se moquait;
Mais un grain d'or fit taire tout scrupule.
Le voilà donc qui court à sa cellule,
Et, par honneur pour le saint qu'il servait,
Ayant choisi son plus beau haut-de-chausse :
« Allez, ma sœur, saint François vous exauce. »

Pendant ce temps le mari cheminait
Devers Châlons, avec Jean son compère,
Sans se douter du troc qu'il avait fait.
A mi-chemin l'on entre au cabaret;
On s'y repose, on y fait bonne chère,
Car l'appétit suit toujours l'homme à pied;
Joyeux convive, à sa table il s'assied,

Donnant aux mets une saveur exquise.
Pour le mari, tout allait à sa guise,
Jusqu'au moment où l'hôtesse humblement
Vint du repas demander le payement.
Arveuf soudain, la main dans sa ceinture,
Cherche sa bourse, et, surpris, ne sent rien.
Il s'en effraye, il se tâte, il murmure:
Puis, ayant fait un plus ample examen
Du haut-de-chausse: « Hé! ce n'est pas le mien,
« Dit-il. Pourtant sur le lit de ma femme
« C'est bien celui que j'ai pris ce matin.
« Dieux! quel soupçon! Claire est-elle une infâme?
« Suis-je trahi? » Dans ce penser l'époux
Contre sa femme entre en un tel courroux,
Que l'hôte et Jean la voyaient déjà morte.
Comme il partait pour aller se venger,
Jean, l'arrêtant, à se calmer l'exhorte:
« Battre sa femme et la bien corriger,

« Est le devoir du mari qu'elle offense;
« Mais en colère on fait plus qu'on ne pense :
« Et s'il vous faut user de votre droit,
« Pour Dieu, cousin, battez-la de sang-froid. »
L'époux, malgré cet avis salutaire,
Part furieux, et le long du chemin
Il repassait la conduite de Claire,
Et n'y trouvait que malheur et chagrin :
« D'où vient qu'hier elle abrégea mon somme
« Et me chassa du lit avant minuit?
« C'est qu'un galant devait prendre mon lit.
« Voici sa chausse. Oh! je ne suis pas homme
« Impunément à souffrir tel affront.
« Malheur à lui si mon bâton ne rompt! »
Il entre à Reims avec la nuit tombante,
Frappe à sa porte; on ouvre, et la servante
Reçoit du maître un vigoureux soufflet.
« De tes méfaits, complice de ma honte,

« Ceci, dit-il, n'est qu'un léger à-compte. »
Disant ces mots, brusquement il entrait
Dans le salon où Claire l'attendait.
Lors, d'une voix que la colère hausse :
« Femme parjure ! à qui ce haut-de-chausse ? »
Claire, affectant un visage serein,
Répond : « André, le portier franciscain,
« A, pour me plaire, eu l'obligeance extrême
« De le prêter; mais, puisqu'il est sur vous,
« Vous voudrez bien, sans vous mettre en courroux,
« Demain matin l'aller rendre vous-même. »
Cette réponse et cet air innocent
Confond l'époux. Pourtant, chemin faisant,
Il s'était dit : « Le mensonge et la ruse
« Vont s'éveiller pour sortir d'embarras ;
« Claire travaille à forger une excuse ;
« Mais c'est à tort, je ne la croirai pas. »
Et cependant il écoute, il hésite.

Femme, sur nous que ton pouvoir est grand!
Claire aussitôt de ce moment profite
Pour lui conter et son désir d'enfant,
Et le moyen qu'une bonne dévote
Vint lui donner d'avoir contentement.
« Je suis crédule, et je fus assez sotte
« Pour m'adresser au portier du couvent,
« Dont vous portez aujourd'hui la culotte. »
Un homme doux, qu'on a mis hors des gonds,
Est plus longtemps à se calmer qu'un homme
Vif, emporté, qui pour rien vous assomme,
L'instant d'après demande des pardons.
Disons aussi qu'à ces folles raisons
Notre mari ne voulait pas se rendre
Qu'il n'eût d'abord été voir le portier,
C'est ce qu'il fit. Mais, trompé le premier,
Le frère André, qui n'y peut rien comprendre
Ingénument répéta sa leçon.

« Vous avez donc prêté votre culotte?
« Lui dit Arveuf. — Je confesse ma faute,
« Répond l'abbé. Mais notre ordre est si bon,
« Et si pressante était cette dévote,
« Que j'aurais cru manquer de charité.
« — Ah! frère André, dit l'époux transporté,
« Béni le saint dont vous gardez la porte,
« Et qui chez vous m'a conduit ce matin;
« Car vous rendez une femme de bien
« A son mari : sans vous elle était morte. »



XXIII.

Le Perroquet.

Ne soyons point de nos femmes jaloux,
C'est le moyen de les rendre fidèles :
De notre honneur reposons-nous sur elles.
Leur cœur s'offense à l'aspect des verrous,
Et c'est l'instant que le dieu de Cythère
Guette et saisit pour nous ravir leur cœur.
Dès qu'il paraît Argus perd la lumière,

Le verrou cède, et notre prisonnière
Gaîment se livre à son libérateur.
J'en dis autant à qui garde une fille.
Si sa vertu n'a pas d'autres garants
Qu'une prison avec sa double grille,
Autant de pris dès qu'elle aura seize ans.

La jeune Hortense, ayant perdu sa mère
Avant que l'âge eût formé ses attraits,
Se vit soumise aux volontés d'un père
Bon Champenois, mais jaloux à l'excès.
La jalousie est un monstre capable
De changer même un Champenois en diable.
Aussi la nuit, quand sa femme vivait,
L'épée en main du lit il s'échappait,
Faisait le guet ou battait la campagne
Pour attraper, s'il se peut, un galant.
L'histoire dit qu'auprès de sa compagne,

Dès qu'il sortait, se glissait un amant.
Je le croirais : car, malgré la défense,
Femme jolie, en trompant un jaloux,
Croira toujours gagner une indulgence.
Se voyant veuf, Arnold, en bon époux,
Pleure et gémit : mais son humeur jalouse
Dans le tombeau ne suit pas son épouse.
Sa fille unique, à qui le ciel un jour
Semblait promettre autant et plus de charmes
Qu'avait sa mère, est l'objet à son tour,
Quoiqu'à douze ans, de soupçons et d'alarmes.
Ce père avait tant de peur de l'amour,
Cet ennemi des maris et des filles,
Qu'il s'affligeait des grâces si gentilles
De son enfant. Il aurait souhaité
Qu'elle fût sotte et surtout sans beauté.
Voulant soustraire au monde sa pupille,
Un beau matin il déserte la ville

Sans avertir amis ni parenté,
Et va prier la Champagne infertile
Dans ses déserts de lui donner asile,
Pour y cacher sa vie et son trésor.
De tous ses gens il n'avait pris en somme
Qu'une servante, et par prudence encor
Dans son domaine il voulut que tout homme
Fût à l'index. Aussi dans sa maison
On n'entrait pas à moins d'être en jupon.
Oncle, cousin, mari, veuf ou garçon,
Étaient exclus de cette citadelle.
Il vint de là qu'à seize ans la pucelle
Ne connaissait ses parents que de nom.
Un sien cousin, sans duvet au menton,
Épris d'amour pour la belle inconnue,
Que chacun vante et que pas un n'a vue,
S'habille en fille, et, sous ce passe-port,
Croit aisément tromper la sentinelle :

Mais le trompeur reconnu dès l'abord
Revint chez lui sans avoir vu la belle.
Pendant qu'Edmond, plus épris que jamais,
Car son amour croissait par la défaite,
Rêvait encore à d'insensés projets,
La prisonnière, au fond de sa retraite,
A dix-sept ans, sous les yeux d'un mentor,
Les jours entiers jouait à la poupée.
« Fille à cet âge à tels jeux occupée,
« Disait Arnold, vaudra son pesant d'or.
« J'ai si bien mis son esprit en tutelle,
« Pour lui cacher ce qu'est l'homme et l'hymen,
« Que sa poupée en sait tout autant qu'elle.
« Mon gendre un jour me louera de mon zèle,
« Et je l'attends pour me serrer la main
« Au jour heureux qui suit la nuit des noces. »
Cet ennemi des filles trop précoces,
De son enfant précepteur et geôlier,

N'enseignait rien, croyant que l'ignorance
Était vertu. Quant à la vigilance,
Arnold passait et maître et bachelier :
Nul en ce point n'égalait sa science.
Sa fille au lit, il l'écoutait dormir;
Pendant le jour c'était l'ombre d'Hortense.
Notre jaloux, à son grand déplaisir,
Pour terminer un débat de famille,
Se voit contraint, du moins un jour durant,
D'abandonner l'emploi de surveillant.
De son départ, ni servante, ni fille
N'est avertie. Edmond, cet autre Argus,
Qui nuit et jour met le fort en blocus,
A vu sortir, quand l'ombre est incertaine,
Le gouverneur, qu'un cheval vigoureux
A pas pressés emporte dans la plaine.
L'espoir renaît dans son cœur amoureux :
Rentré chez lui, pour mûrir en silence,

Avant l'assaut, l'attaque et la défense,
Sur un perchoir il voit son perroquet,
Jeune et si doux, qu'aux enfants du village
Il permettait de toucher son plumage,
Les amusant de son joli caquet.
Cet oiseau parle, ainsi que chacun sait.
Jacquot, heureux du don de la parole,
Dans ses discours était toujours galant :
Vous eussiez dit que cet oiseau charmant
Avait l'amour pour son maître d'école.
Edmond, ravi d'un projet tout nouveau,
Prend son oiseau, gagne la citadelle,
Et, dans l'espoir d'être vu de la belle,
Va se blottir sous les murs du château.
L'oiseau parleur, que son maître caresse,
Se met en voix, et, variant de ton,
Sans se tromper répète sa leçon.
Le mot d'Hortense et de belle maîtresse

Est par Jacquot tant et si bien redit,
Que de sa chambre Hortense l'entendit.
A son balcon elle accourt, et sa vue
Cherchait au loin cette voix inconnue,
Quand à ses pieds le perroquet reprend :
« Hortense est belle, Hortense est adorable. »
L'effroi d'abord chez elle fut si grand,
Qu'elle pâlit croyant ouïr le diable.
Mais le marchand (Edmond se disait tel)
La rassura : « Ne craignez rien, le ciel
« Aux perroquets accorde la parole.
« Ce bel oiseau, qui nous vient du Brésil,
« Charme l'ennui par son gentil babil.
« Le prisonnier lui parle et se console.
« Il est si doux qu'on peut le caresser;
« Voyez plutôt, son bec cherche un baiser :
« C'est un ami, sa tendresse est extrême. »
Sitôt qu'Edmond vit que celle qu'il aime

Du perroquet avait le cœur épris :
« Prenez l'oiseau, j'en ferai juste prix.
« — Je le voudrais, hélas ! reprit Hortense;
« Mais un denier n'est pas en ma puissance.
« Ce soir, mon père au château reviendra,
« Attendez-le, pour sûr il vous paiera. »
L'amant répond : « Je ne saurais l'attendre.
« Et quant au prix, nous pouvons nous entendre :
« Fille jolie achète sans argent;
« Et trop heureux encore est le marchand
« S'il a souvent de semblables pratiques.
« L'appât de l'or n'est pas ce qui me pique,
« Et vous avez sur vous de quoi payer
« Tous les oiseaux d'Europe et d'Amérique.
« — Sur moi? dit-elle, Et je n'ai ni collier,
« Ni montre d'or, ni bijoux, ni parure :
« Un simple anneau n'est pas même à mes doigts.
« Voyez plutôt. — Il suffit, je vous crois,

« Reprit Edmond. Mais c'est me faire injure
« Que de m'offrir de l'or ou des bijoux,
« Moi qui ne veux de vous, pour tout salaire,
« Que du plaisir. Belle, laissez-moi faire,
« Le perroquet sera bientôt à vous.
« Mais ce plaisir demande du mystère,
« Ouvrez la porte et tirez les verrous. »
Hortense ouvrit, croyant faire œuvre pie
Que d'acheter sans deniers ni joyaux
Ce perroquet dont elle a tant d'envie.
A peine entré, notre marchand d'oiseaux
Prend des baisers qui ne sont qu'un à-compte ;
Baisers qu'Hortense à lui rendre fort prompte
Ne comptait pas, tant elle avait à cœur
De bien payer. Pour acquitter sa dette
Il lui fallut céder d'autre faveur.
Si bien qu'enfin au doux jeu d'amourette
L'on procéda. Dans les bras du marchand

La belle encor disait innocemment :
« Quoi, c'est ainsi qu'un perroquet s'achète ? »
L'oiseau payé, la servante à grand bruit
Frappe à la porte. Edmond, troublé, s'enfuit,
S'allant cacher dans la chambre voisine.
L'autre à Nanon court ouvrir en riant,
Avec l'oiseau. La belle s'imagine
Qu'à son achat l'on fera compliment.
« Tiens, ma Nanon, vois donc cette merveille,
« Le bel oiseau, c'est un oiseau parleur ;
« S'il plaît aux yeux, il charme aussi l'oreille.
« Tu l'entendras d'un son de voix flatteur,
« Ainsi qu'à moi, te répéter qu'il t'aime.
« Oh ! ne crains rien, sa douceur est extrême.
« Qui l'a vendu n'était pas un trompeur. »
De ces propos la servante étourdie,
L'interrompant : « D'où vous vient, je vous prie,
« Semblable oiseau que je n'ai jamais vu ?

« Dans votre chambre un homme est-il venu?
«—Oui, dit la belle, un marchand, jeune et sage,
« Et qui, vers moi par le ciel envoyé,
« Vend sans argent aux filles de mon âge.
« Il est parti, se disant bien payé. »
Chaque parole au cœur de la suivante
Portait l'effroi. Mais la jeune innocente,
De son marché qui se félicitait,
Lui dit gaîment le prix du perroquet :
« D'où vient, Nanon, que tu n'es pas ravie
« De mon marché? Serait-ce par envie?
« Tu n'es plus jeune, et tu crains un refus
« Du beau marchand qui fait fi des écus.
« Mais j'y connais un moyen sans réplique :
« Quand l'oiselier, qui me trouve à son gré,
« Rapportera des oiseaux d'Amérique,
« Prends le plus beau, c'est moi qui le paîrai.

FIN.

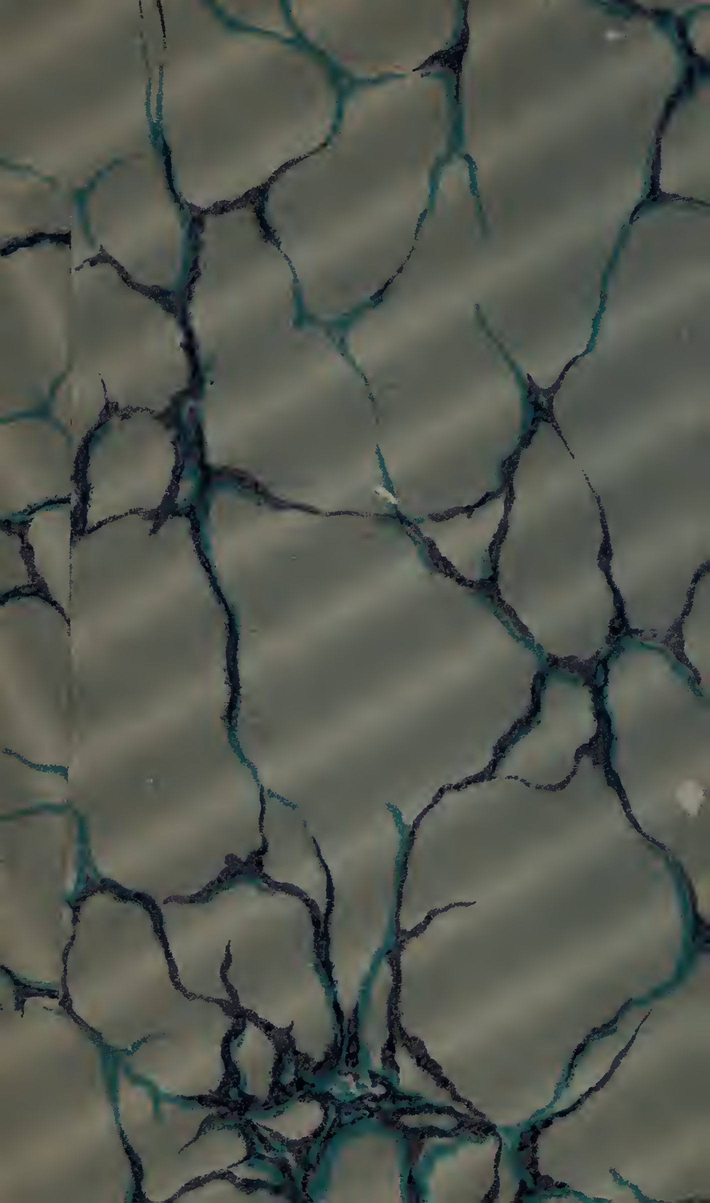


TABLE DES CONTES.

FIN DE LA TABLE.







Chevigné, Louis Marie Joseph
Le Riche
Contes rémois

